

CAHIER 163 METANOÏA

### **Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?**

**À partir du N° 151, les Cahiers sont mis en ligne sur le site de l'Association Métanoïa, ouvert aux membres de l'Association.**

**Les Cahiers antérieurs ont été numérisés afin d'être également mis en ligne. Ils ne sont plus disponibles en version papier.**

**Si vous souhaitez recevoir le fichier de l'un des Cahiers (fichiers pdf jusqu'au 146 et doc à partir du 147), veuillez en faire la demande à <asso.meta@yahoo.com>.**

**La rédaction**

**Association Métanoïa loi de 1901- Montélimar**

<b>ÉDITORIAL</b> .....	p.3
<b>COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS</b> .....	p.5
<i>Logion 65</i>	
<b>RECHERCHES</b>	
<i>Le Sacré Cœur de Marie</i> .....	p.10
<i>Bienheureuse toi qui ne t'émeus pas à ma vue</i> .....	p.15
<i>Pour une érotique chazalienne</i> .....	p.17
<i>Fleur de Chazal</i> .....	p.22
<b>FAIRE-PART</b> .....	p.25
<b>MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME</b>	
<i>La Maison</i> .....	p.31
<b>LA GNOSE AU QUOTIDIEN</b>	
<i>Révélations sur la BIBLE</i> .....	p.33
<i>Le Cantique des créatures</i> .....	p.34
<b>MIETTES DE GNOSE</b>	
<i>Borges</i> .....	p.38
<i>Charles Juliet</i> .....	p.39
<b>CONTE</b>	
<i>Lettre de Satan à Dieu</i> .....	p.40
<b>COURRIER DES LECTEURS</b> .....	p.44
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	
<i>Ozhivil Odukkam</i> .....	p.47
<i>La liberté de la conscience</i> .....	p.49
<i>Être rien c'est être tout</i> .....	p.51
<i>Sur les pas de Rûmi</i> .....	p.54
<i>Mirages du Sud</i> .....	p.56
<i>Soufi, mon amour</i> .....	p.57
<i>Histoire de la fille qui ne savait pas s'agenouiller</i> .....	p.58
<i>La foi telle que je l'entends</i> .....	p.63
<i>À propos de Siddhartha</i> .....	p.66
<i>La victoire des Sans Roi</i> .....	p.69
<b>POÉSIES</b> .....	p.73

# ÉDITORIAL

C'est seulement dans la perspective du dévoilement du Tout (log. 67) que les clefs des logia me sont données. Ce dévoilement s'opère au cours d'une aventure où il apparaît peu à peu que l'identité que je croyais mienne est en réalité une identité d'emprunt et que, pour trouver qui **JE SUIS**, il me faut abandonner petit à petit, souvent à mon corps défendant, avoir, savoir, vouloir, pouvoir.

L'homme fortuné de notre logion 65 se trouve engagé dans un cruel processus de dépossession. Le logion resterait incompréhensible si l'homme éprouvé ne voulait pas passionnément sa réalisation. Sans une détermination constante et farouche, ce qui **est** ne peut être dévoilé et se substituer aux apparences trompeuses. Celles-ci se sont constituées par tout ce qui affirme la pseudo-entité appelée personne.

La mémoire et l'imagination accumulent ce qui assure son illusoire continuité. Avec les épreuves, commence un processus de pertes, introduisant des « trous » dans cette conscience erronée. Ce qui devait promouvoir la sécurité et le bonheur se révèle défaillant. L'homme fortuné devient témoin de sa progressive dépossession. La propriété de biens qui lui assuraient avoir et considération est contestée. Les pouvoirs qu'il délégait à ses serviteurs sont combattus. Les mauvais traitements dont ils sont victimes sont une atteinte à sa dignité personnelle et sans doute aussi à ses liens affectifs envers eux.

Mais l'épreuve ultime qui l'attend, c'est le meurtre de son fils. On accepte de souffrir dans ses biens, dans ses amitiés, dans son propre corps, en revanche ce qui paraît insupportable de cruauté et d'horreur, c'est d'être frappé dans ses propres enfants. La personne voit surtout sa continuité dans la chair de sa chair. Le père sait que, dans l'ordre des choses, la mort le visitera avant ses enfants. Or dans notre logion, cet ordre naturel n'est même pas "respecté". L'avenir qu'alimente le passé est détruit. Les raisons de l'identification à la personne n'existent plus. Qui restera pour souffrir ? Si je peux répondre à cette question, je comprends cet autre logion qui est dans le droit fil de celui-ci : *Soyez heureux quand on vous hait, qu'on vous persécute ; et on ne trouvera nul lieu à l'endroit même où l'on vous a persécutés !* (log. 68).

Émile

# COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

## *LOGION 65*

*Il a dit :*

*Un homme fortuné avait une vigne.*

*Il la donna à des cultivateurs*

*pour la travailler*

*et pour en recevoir le fruit de leurs mains.*

*Il envoya son serviteur*

*pour recevoir des cultivateurs*

*le fruit de la vigne.*

*Ils s'emparèrent de son serviteur,*

*ils le frappèrent ;*

*un peu plus, ils l'auraient tué.*

*Le serviteur s'en alla.*

*Il le dit à son maître.*

*Son maître dit :*

*Peut-être ne les a-t-il pas connus ;*

*Il envoya un autre serviteur ;*

*les cultivateurs le frappèrent aussi.*

*Alors le maître envoya son fils ;*

*il dit :*

*Peut-être le respecteront-ils, mon fils.*

*Comme ces cultivateurs-là connaissaient*

*que c'était lui l'héritier de la vigne,*

*ils se saisirent de lui et le tuèrent.*

*Que celui qui a des oreilles entende !*

Comme l'homme riche du logion 63, comme les acheteurs et les marchands du logion 64, notre homme fortuné ne pense qu'à faire fructifier son trésor matériel, en l'espèce sa vigne dont les fruits donnent le vin, boisson divine par excellence. Il cherche à employer sa fortune au mieux, à en tirer le meilleur profit. Il rêve de toujours s'enrichir plus. En bon patron il embauche des cultivateurs et crée ainsi des emplois. En bon capitaliste avant la lettre, il croit peut-être au slogan : "Enrichissez-vous" et vous enrichirez les autres... Il croit peut-être qu'en confectionnant un plus grand gâteau, chacun aura une plus grosse part... mais d'abord lui le premier... Loin d'être désintéressé, il ne vise que son seul profit. Obéissant à l'injonction biblique, "*Croissez et multipliez*", il s'estime béni de Dieu s'il transmet sa fortune à un héritier qui à son tour fondera une famille et augmentera la fortune paternelle :

*Il dit :*

*j'emploierai ma fortune  
à semer, moissonner, planter,  
remplir mes greniers de grains  
afin que je ne manque de rien.*

(log. 63)

*Les acheteurs et les marchands  
n'entreront pas  
dans les lieux de mon Père.*

(log. 64)

Comme ceux-là il ne pourra entrer dans le Royaume. Car de quel trésor rêve-t-il sinon celui de l'avoir ? Qu'en est-il du trésor de son cœur ? Sa fortune est extérieure et donc périssable. Il ne manque de rien sinon de son être propre. Intérieurement il reste misérable : "*Un homme bon produit du bon de son trésor, un homme mauvais produit du mauvais du trésor mauvais qui est dans son cœur*" (log. 45). À quoi servent les biens d'ici-bas ? Si ce n'est à apprendre à y renoncer :

*Richesses, fils, femmes, royaume, trésor, armée, gloire, intelligence, sens,  
beauté, tout cela est éphémère, tout cela est déjà dans la gueule du temps.*

(Tripurarahasya)

*Jésus a dit :*

*Celui qui a trouvé le monde  
et s'est fait riche,  
qu'il renonce au monde.*

(log. 110)

Ce que l'on obtient en ce monde n'est pas fait pour durer. Ce que l'on gagne aujourd'hui, on peut le perdre demain. La vie est une série d'épreuves et malgré l'opulence dans laquelle il baigne, cet homme fortuné n'est pas préservé. Rien ne lui est épargné. D'abord les cultivateurs refusent de lui donner son dû. Ensuite ils maltraitent ses serviteurs, l'un après l'autre. Il envoie son fils, croyant que ce dernier aura plus

d'autorité. Erreur ! Ils tuent même son fils et l'homme fortuné perd ce qui lui est le plus cher, l'héritier de tout ce qu'il possède, la chair de sa chair, son propre moi. Se tromper est humain, persévérer dans l'erreur est diabolique. Mais à quelque chose malheur est bon et heureusement pour lui, il est enfin pauvre ! Seul le pauvre ne goûte pas de la mort :

*Heureux êtes-vous, les pauvres,  
parce que vôtre est le royaume des cieux.*  
(log. 54)

La vigne est le pressoir divin, par lequel l'homme connaît l'épreuve suprême. Mais une fois pressé, s'il ne lui reste plus rien, une fois mort à lui-même, il donne le bon Vin ! Qu'importe que le flacon se brise, pourvu qu'on ait l'ivresse ! Les cultivateurs s'avèrent être les gardiens farouches du vrai trésor. Ayant perdu toute envie, notre homme peut retrouver sa propre essence, la Vie de la Vigne :

*Heureux l'homme qui a connu l'épreuve :  
il a trouvé la Vie.*  
(log. 58)

Yves

\*

Cet homme fortuné, nanti, image de la réussite dans le monde, pour pérenniser cette fortune se conduit comme un enfant écervelé. C'est-à-dire qu'il ne reçoit aucune des leçons de la vie. Il est fermé et séparé de la source divine. Jusqu'au moment où, au comble de la sottise, il va être confronté à la plus grande épreuve : la perte de son fils, son héritier.

C'est peut-être là le point d'achoppement, la plus grande épreuve :  
« *Heureux l'homme qui a connu l'épreuve : il a trouvé la Vie* ».

Encore faut-il « *que celui qui a des oreilles entende* ».

Marie-France

\*

Ce logion est particulièrement déroutant. Qu'est-ce que ce récit factuel d'un drame aussi révoltant peut bien avoir à dire sur la gnose ? La formulation narrative ne donne aucune indication sur les motivations des meurtriers ni sur des circonstances particulières, des antécédents par exemple qui pourraient expliquer comment on en est arrivé à cette extrémité. Pas de formule non plus comme « le Royaume est comparable à »... Pour comprendre, je dois entendre... Dans son livre « Le procès de Jésus à la lumière de la gnose » Émile nous dit qu'il s'agit des épreuves de détachement qui amènent à un dépouillement total jusqu'à et y compris de mourir à ceux qui sont la chair de ma chair.

Comme dans la Bhagavad Gîtâ où Arjuna se retrouve dans une situation terrible de devoir combattre à mort sa propre famille, ces métaphores usent de l'image de situations extrêmes pour dire la radicalité et l'intransigeance de l'investigation intérieure qui seule peut mener au Royaume, qui est le privilège de l'Un sans second. On comprend donc qu'on ne peut s'y faire accompagner. On peut se répéter cela des milliers de fois, mais s'il s'agit de le vivre ? Il s'agit de passer intérieurement de son identité individuelle, construite et conditionnée, ayant adopté un nom et une forme ainsi que d'innombrables qualités qui la différencient et l'affirment, à celle qui la précède et la supporte, la dépasse, qui n'a jamais été construite ni conditionnée, qui n'a ni nom ni forme ni qualités, qui n'est pas soumise au changement. C'est un abandon vertigineux des expériences et de l'expérimentateur.

La famille s'inscrit dans le temps, lignée et descendance prolongeant l'ego de la personne vers le passé et le futur. Mais l'ego n'est que pensée, il se pense en tant que père de, fils de, en s'attachant humainement à ces semblables apparents. Or nul n'entrera dans le Royaume sans être redevenu comme un tout petit enfant, et entièrement nu, c'est-à-dire dépouillé de toute image et conception de lui-même. Le monde entier semble résister instinctivement et puissamment à ce dépouillement, étant lui-même profusion, prolifération, multiplication à l'infini des formes, des images, des expériences. L'issue n'est pas à l'extérieur. J'ai fabriqué un monde en quelques petites années puis je l'ai aménagé, rempli, chargé jusqu'à l'ivresse avec l'idée d'un extérieur vaste et d'un intérieur réduit. Puis la Gnose m'a fait voir que d'extérieur il n'y avait pas : « Le Royaume est le dedans de vous, et il est le dehors de vous » (Log. 3). C'est une clé majeure, mais aucune clé ne fonctionne sans la profondeur que donne l'épreuve. Personne ne peut désirer l'épreuve, elle advient à qui désire ardemment la Vie.

Christian, 19/01/2018

\*



Jésus multiplie les paraboles qui peuvent aiguïser notre discernement dans le dépistage de l'œuvre du mental. Au premier abord, nous pouvons penser que les cultivateurs de la vigne qui tuent le fils du propriétaire sont des criminels qui méritent d'être châtiés et bannis. Mais soyons avisés comme l'homme des logia 21 et 103 ; prenons appui sur nos reins de toutes nos forces pour repousser les pillards ; car *le royaume du Père est comparable à un homme qui voulait tuer un grand personnage. Il dégaina l'épée dans sa maison et transperça le mur afin de savoir si sa main serait sûre. Alors il tua le grand personnage* (log. 98).

Les cultivateurs qui travaillent la vigne sont comparables au Soi par qui s'opère la réalisation intemporelle. À partir du moment où le processus s'amorce, tous les événements, toutes les circonstances de la vie concourent à cette réalisation. L'avoir étant le domaine propre de l'ego et le besoin de posséder davantage étant son souci constant, ses agissements sont repérés avec une clairvoyance de plus en plus grande, et les épreuves, si elles sont acceptées, vont aller à l'encontre de ses prétentions, déjouer ses projets et l'amener à lâcher prise.

Ainsi l'homme fortuné est l'enjeu de deux forces qui s'opposent apparemment : celle de son mental qui suppute le fruit qu'il va retirer de la vigne et prend les initiatives que comporte la situation, et celle des cultivateurs qui déjouent brutalement les visées du propriétaire, le frappent dans ses serviteurs, puis dans son fils qu'ils tuent. L'homme est malmené atrocement dans ses biens et dans son cœur. Puissent les paroles de Jésus sur la souffrance lui être applicables : Heureux l'homme qui a connu l'épreuve : il a trouvé la Vie (log. 58) et Soyez heureux quand on vous hait, qu'on vous persécute ; et on ne trouvera nul lieu à l'endroit même où l'on vous a persécutés ! (log. 68).

Je dois mourir avant de mourir, je dois mourir à ce qui m'est le plus cher au monde. Or, le plus difficile, le plus éprouvant, ce qui constitue le dernier bastion de ma résistance, c'est de mourir à ceux qui sont la chair de ma chair. Pourtant si la personne meurt, qui reste pour souffrir ?

L'épreuve a ouvert l'accès du Royaume à l'homme fortuné. Les illusions du mental avec leurs blessures ont disparu sans laisser de trace, car, dans le Royaume, la joie seule demeure.

Émile

\*

# RECHERCHES

## LE SACRÉ CŒUR DE MARIE

(suite)

### *Là où est le cœur, là est le trésor*

Quand Jésus dit à Marie : « Bienheureuse, toi qui ne te troubles pas à ma vue, là où est le *Noûs*, là est le trésor », il désigne l'**intelligence du cœur**. Il faut donc comprendre : « *Là où est l'intelligence du cœur, là est le trésor* ».

Dans la *Pistis Sophia*, Jésus répond dans le même sens à Marie au sujet du mystère de la lumière : « Ceux qui auront reçu un mystère élevé seront dans une Hiérarchie élevée ; ceux qui auront reçu un mystère inférieur seront dans une Hiérarchie inférieure ; en un mot, le Lieu où chacun aura reçu le mystère demeurera sa Hiérarchie dans les héritages de la lumière. C'est pourquoi je vous ai dit autrefois : ***Le Lieu où est votre cœur, là sera aussi votre trésor***, c'est-à-dire : le Lieu où chacun aura reçu le mystère, il y restera » (trad. E. Amélineau, Archè Milano 1975, p. 104). Il faut voir en cette révélation la victoire de l'intelligence intuitive sur la raison réductrice, capable de s'abaisser devant l'absurdité du *Credo quia absurdum* : « Tous les hommes sont capables d'intelligence, mais peu d'entre eux ont de l'intuition. La gnose opte indéniablement pour l'intuition, contre la pensée rationnelle » (G. Quispel, *Gnosis als Weltreligion*, p. 37).

Une telle interprétation nous apparaît d'autant plus pertinente qu'elle rejoint la vision traditionnelle qui situe dans le cœur le siège de l'intelligence. En Égypte ancienne, le Scarabée de Cœur symbolise l'auto-crédation et la renaissance. Lieu de la réunion des contraires, le cœur est la demeure du dieu Sia dont le nom signifie « connaissance ». Lors de la psychostasie, le jugement du défunt conduit par Anubis devant le tribunal d'Osiris, c'est le cœur du mort qui est posé sur le plateau gauche de la balance divine. Sur l'autre plateau se tient la plume d'autruche symbolisant Maât, la déesse de la vérité, de la justice et de l'ordre cosmique. Sous la dictée d'Horus, Thot, dieu des scribes et greffier de l'au-delà, transcrit la pesée. Si les deux plateaux s'équilibrent, le défunt est déclaré « juste de voix » (*maâkherou*). « Il n'y a pas en mon corps de membre où ne réside une divinité », dit-il au chapitre XLII du *Livre des Morts*. Ayant atteint l'état de grâce, il est admis à postuler au royaume d'Osiris où il pourra, s'il passe avec succès les dernières épreuves, jouir du « champ de la paix » (*Sekhet-hotep*), le paradis divin. Si par contre le cœur est plus lourd que la plume de Maât, le défunt est jeté dans la gueule de la « Dévoreuse des morts » (*Ammit*).

En Grèce, Empédocle désigne Apollon, dieu de la lumière et de la musique, comme un « cœur sacré et indicible qui se meut, dont les pensées rapides comme la

flèche s'élançant à travers le monde entier » (DK 134). De même la gnose manichéenne voit dans le *Noûs* : l'Esprit sauveur, l'Intelligence salvatrice, l'Esprit de Lumière, la Connaissance... L'Esprit Saint, l'Ange est « le guide, celui qui l'initie en faisant pénétrer la conversion dans son cœur ; c'est le *Noûs*-lumière qui vient d'en-haut, qui est le rayon du sacro-saint, qui vient en illuminant l'âme, en la purifiant, en la guidant vers la Terre de lumière d'où elle est venue au commencement des temps, où elle retournera et reprendra sa forme originelle » (in H. Corbin, *L'homme de lumière...*, Éd. Présence p. 58). Dans les textes de Tourfan, Jésus est le « *Moi Vivant* », le « *Moi-Lumière* », le « *Moi Supérieur* » qui éveille et intègre tous les « *moi-vivants* », lumineux et transcendant des hommes... » Il est le Moi divin par la connaissance duquel nous connaissons le Tout : « Il est le *Noûs* dont toutes les intelligences sont originaires, où elles reviennent et par quoi elles sont ramenées et établies dans l'Intelligence divine. Selon l'expression significative de l'hymne final du Traité Chavannes-Pelliot, il est le "*Moi dans le Moi-Lumière du tout Vivant*" » (H.-C. Puech, *Le Manichéisme in Histoire des religions II*, La Pléiade/Gallimard, p. 576).

« La loi génératrice de l'univers fut le *Noûs* premier-né », dit une hymne naassène (*Premiers écrits chrétiens*, La Pléiade/Gallimard, p. 1154). La tradition hermétique voit dans le *Noûs* le Pasteur, le Témoin, le Guide céleste, l'Ange gardien, voire le Dieu suprême. C'est ainsi que le *Noûs* apparaît à Hermès alors qu'il est en retraite au centre de lui-même, les « *sens corporels contenus* » comme dans un profond sommeil comparable à un état de vide intérieur. Sous la forme d'un être prodigieux, le *Noûs* l'appelle par son nom et lui demande : « Que veux-tu entendre et voir, que veux-tu apprendre et connaître ? - Qui donc es-tu, répondis-je ? - Je suis, dit-il, Poimandrès (le pasteur de l'homme), l'Intelligence (*Noûs*) souveraine. Je sais ce que tu désires et partout je suis avec toi. » - Je veux, répondis-je, être instruit sur les êtres, comprendre leur nature et connaître Dieu. - Reçois dans ta pensée tout ce que tu veux savoir, me dit-il, je t'instruirai. »

Poimandrès est le *Noûs* céleste, l'Intelligence, le Dieu suprême qui ordonne le monde par sa Parole. La suite du dialogue dévoile l'unité essentielle du *Noûs* et du *Logos*, de Dieu et du Verbe, du Père et du Fils : « À ces mots, il changea d'aspect, et aussitôt tout me fut découvert en un moment, et je vis un spectacle indéfinissable. Tout devenait une douce et agréable lumière qui charmait ma vue... Puis il en sortit un cri inarticulé qui semblait la voix de la lumière. Une parole sainte descendit de la lumière sur la nature... » ; « ...Cette lumière, dit-il, c'est moi, l'Intelligence (*Noûs*), ton Dieu... La parole lumineuse (*le Verbe*) qui émane de l'Intelligence (*Noûs*), c'est le fils de Dieu... Apprends-le : ce qui en toi voit et entend est le Verbe, la parole du Seigneur ; l'Intelligence (*Noûs*) est le Dieu Père. Ils ne sont pas séparés l'un de l'autre, car l'union est leur Vie. »

Du *Noûs* tout est issu : « Mais le moteur (*Noûs*), père de toutes choses, qui est la vie et la lumière, engendra l'homme semblable à lui-même et l'aima comme son propre enfant. Par sa beauté il reproduisait l'image du père ; Dieu aimait donc en réalité sa propre forme... » Et c'est cet homme qui s'incarne sur terre : « Et voilà pourquoi, seul

de tous les êtres qui vivent sur terre, l'homme est double, mortel par le corps, immortel par sa propre essence » (*Hermès Trismégiste* I,1 trad. L. Ménard, Trédaniel, 1979).

En Inde, le Soi (*Âtman*) est le Soleil spirituel qui brille au centre de l'être total. *Buddhi* (l'Intelligence supérieure) est le rayon émané directement de ce Soleil et illuminant l'âme humaine incarnée (*jîvâtman*), cette dernière n'étant que la réflexion du Soi dans l'état humain. *Buddhi* est le rayon de lumière qui se cache derrière l'image réfléchi par lui en ce monde et qui, en même temps, le relie à sa source lumineuse :

*Au-delà des sens sont leurs objets,  
Au-delà des objets des sens est le mental,  
Au-delà du mental est Buddhi,  
Au-delà de Buddhi est l'Âtman transcendant.*  
(*Katha Upanishad* 3, 10)

*Les images se manifestent à l'homme  
et la lumière qui est en elles est cachée.  
Dans l'image de la lumière du Père,  
elle se dévoilera  
et son image sera cachée par sa lumière.*  
(log. 83)

*...lorsque vous verrez vos modèles  
qui au commencement étaient en vous,  
qui ne meurent ni ne se manifestent,  
ô combien supporterez-vous !*  
(log. 84)

## ***Éros et Psyché***

Dans l'*Évangile selon Marie*, le *Noûs* apparaît comme un entre-deux, un intermédiaire entre l'âme (*psyché*) et l'Esprit (*Pneuma*, le Souffle divin). Réalité divine qui anime le composé humain, l'Esprit est représenté par le Soleil et l'âme par la Lune. L'Esprit est la lumière émanée directement du Principe, l'âme est une réflexion de cette lumière. Symboliquement, le *Noûs* est donc le rayon émanant de l'Esprit (*Pneuma*). Si l'âme effectuant sa métanoïa se détourne du mental pour se tourner vers la lumière, elle est alors apte à recevoir le rayon de l'Esprit par l'intermédiaire du *Noûs*. Réceptacle de l'Esprit, l'Intelligence s'efface dans le Grand Mystère de l'Amour : « Le rôle privilégié de l'intelligence dans le véritable amour vient de ce que la nature de l'intelligence consiste en ce qu'elle est une chose qui s'efface du fait même qu'elle s'exerce. Je peux faire effort pour aller aux vérités, mais quand elles sont là, elles sont et je n'y suis pour rien... Il n'y a rien de plus proche de la véritable humilité que l'intelligence » (Simone Weil, *La Pesanteur et la Grâce*, Plon/Agora p. 208-209).

Un beau mythe antique, celui de Psyché, rapporté par Apulée dans les

*Métamorphoses*, illustre les épreuves de l'âme sur le chemin de l'amour divin. Belle à en rendre Vénus jalouse, Psyché est passive dans un premier temps. Elle peut ressentir mais non voir la lumière. Son regard est voilé et son Aimé lui reste invisible. Si Psyché tente de voir Éros, alors celui-ci disparaît : « Mon visage, si tu le vois, tu ne le verras plus », lui dit-il. Et en effet, le Bien-Ailé s'envole et disparaît dès que Psyché, sur l'instigation de ses sœurs jalouses, tente de le découvrir.

Psyché est encore troublée en son âme (*psyché*), car elle pense qu'Éros est une entité distincte. Elle croit qu'Éros est autre qu'elle. Ce n'est qu'après toute une série de tribulations, dont une descente aux enfers en quête du coffret de Perséphone, qu'elle s'éveille du sommeil de la mort. Enfin digne du Grand Mystère de la Vie, Psyché retrouve Éros dans la chambre nuptiale. Si elle accepte de se perdre en Lui, en faisant le mâle et la femelle en un seul, elle voit enfin Éros, elle est Éros, elle est son Bien-Aimé : « Ici même, l'on peut voir et se voir soi-même, autant qu'il est permis d'avoir de telles visions ; on se voit éclatant de lumière et rempli de lumière intelligible ; ou plutôt on devient soi-même une pure lumière, un être léger et sans poids ; on devient ou plutôt l'on est un dieu, embrasé d'amour » (Plotin, *Ennéades* VI 9,10).

Psyché a trouvé son véritable moi, le *Noûs* qui est à la fois son cœur et son essence divine, la fine pointe de l'âme. Le *Noûs* ne peut être contemplé que par lui-même. Dans la plénitude de la chambre nuptiale, l'âme qui voit et l'Esprit qui est vu sont identiques. Il n'y a plus qu'Un :

« *Le Cœur est la "chambre" dont parlait Jésus... ..tu sais où se trouve le Cœur, "frappe et il te sera ouvert" (Mt VII, 8; Th 2). Quand convient-il de le faire ? Maintenant! »*

(William Samuel, *Le Livre de la Conscience...*, p. 76)

« *Qui es-tu homme ?  
Est-ce en tant qu'issu de l'Un  
que tu es monté sur mon lit  
et que tu as mangé à ma table ?  
Jésus lui dit :  
Je suis celui qui est,  
issu de Celui qui est égal ;  
il m'a été donné ce qui vient de mon Père. »*

(log. 61)

### ***Corps-lumière***

Le corps est toujours là mais il n'est plus solidaire de la personne. Libre du mental, il se voit tel qu'il est : corps-lumière, venu de la lumière et grâce auquel la lumière peut se connaître, le Soi se reconnaître : « J'étais un trésor caché. J'ai voulu être connu. Alors J'ai créé le monde et toutes les créatures afin de Me connaître en elles... » dit le hadith. C'est bien trop fort pour l'ego qui ne peut que lâcher prise et disparaître.

La mort de l'ego est victoire sur la mort. Dans le face à face de la chambre nuptiale, il n'y a plus ni toi ni moi, ni autre que toi, ni autre que moi car nul ne peut voir Sa Face sans mourir. Qui meurt de son vivant est le Vivant. La mort initiatique est naissance à la Vie : « ...le désir de l'amoureux s'accompagne de cent tambours et trompettes, ...il est engagé dans la quête et la recherche, dans l'espoir de voir avant sa mort le visage de son Bien-Aimé, afin d'échapper à la mort et d'obtenir la délivrance, car la vue du Bien-Aimé est l'Eau de la Vie » (Rûmî, *Mathnawî*, III, 4603-4606).

Dans la chambre nuptiale, dans l'extase du baiser : « Je suis celui qui aime et celui que j'aime, c'est moi » (Ibn Arabî, *Al-Futûhât al-Makkiya*). Dans le Cantique de l'Esprit et de l'âme, le deux ne fait plus qu'Un : « Je retournai à moi-même, ayant contemplé la Lumière autour de moi et le bien qui était en moi, et je devins Dieu » est-il dit dans *L'Allogène*, l'un des traités de Nag Hammadi. Il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus. Il y a beaucoup d'appelés, mais seul l'Un est élu :

*Il y en a beaucoup  
qui se tiennent près de la porte,  
mais ce sont les monakhos  
qui entreront dans le lieu du mariage.*

(log. 75)

*... quand l'époux sort de la chambre nuptiale,  
alors, qu'on jeûne et qu'on prie !*

(log. 104)

*Les fils de la chambre nuptiale peuvent-ils faire deuil  
tant que l'époux est avec eux ?  
tout le temps qu'ils ont l'époux avec eux  
ils ne peuvent pas jeûner.  
Des jours viendront où l'époux leur sera pris ;  
alors ils jeûneront.*

( Mt IX, 15 ; Mc II, 19-20 ; Lc V 34-35)

Au moment même où l'âme (Marie) s'unit avec l'Esprit (Jésus) dans la chambre nuptiale (le *Noûs*, le *Logos spermatikos* des Anciens), elle fait le deux Un en Lui et prend pleinement conscience du : « Je suis Jésus ». Marie est l'amante et elle est l'Aimé. « Je suis Jésus », oui mais alors ce « Je suis » est de trop, car il suppose la conscience d'être quelque chose ou quelqu'un... Finalement le « Je suis » est absorbé par « Jésus ». Mais ce Jésus n'est encore qu'un Nom, et Jésus s'efface en Cela, en ce Rien qui est Tout. Autre que Lui n'est pas. Le lieu des Noces est celui du repos dans l'unité retrouvée du Royaume. Et quel meilleur repos que celui de la chambre nuptiale ?

*Fiancés et fiancées appartiennent à la chambre nuptiale. Personne ne pourra voir le fiancé et la fiancée à moins qu'il ne devienne cela... les mystères de ce mariage s'accomplissent le Jour et à la Lumière. Ce Jour-là ou sa Lumière ne*

*se couchent pas. Si quelqu'un devient le fils de la chambre nuptiale, il recevra la Lumière.*

*(Ev. Philippe 122-126-127)*

*Vous-mêmes, cherchez un lieu pour vous dans le repos...*

*(log. 60)*

*...j'obtiendrai le repos hors du moment du temps de l'Éon, en Silence.*

*(Ev. Marie, 17, 4-7)*

Yves

\*

## **BIENHEUREUSE TOI QUI NE T'ÉMEUS PAS À MA VUE**

Quelle vision dans le cœur de Marie ?

Nous sommes au début de l'évangile, parfaitement composé en langue gnostique, Marie tient à commencer par là. Ce que vous n'avez pas entendu, ce qui vous manque, c'est la vision de votre vraie nature. Comme un départ, comme une base.

Quelle vision ?

Nous savons tous qui est le Seigneur : Pure lumière, silencieuse coïncidence.

Nous savons également que cette vision est très rare. Marie veut orienter ses frères vers le bon chemin : Où chercher, comment chercher ?

Entre psyché et pneuma.

Un profond désespoir est nécessaire, long et désespéré.

Beaucoup l'ont cherché longtemps avant l'explosion du salut.

Implicitement : bienheureuse toi qui me reconnais là, plein cœur, la lumière née d'elle-même se livre à elle-même.

Bienheureuse toi qui es avant d'exister.

Pourquoi : bienheureuse toi qui ne t'émeus pas de cette vision ?

Quelle vision peut impressionner une femme de cette trempe ?

Ou bien une forme de satori, le sans forme est aussi sidération, bouleversement de notre logion deux, l'adepte sérieux connaît tôt ou tard comme un aveuglement.

Caprice de la lumière, violente adoption, brusque reconnaissance de/dans sa propre nature, le mental comme soufflé.

L'épée dans le mur longtemps se cherche avant le combat final.

Longtemps préservé le feu embrase.

N'est-elle pas bouillonnante ?

Ce que l'œil n'a pas vu,... et ce qui n'est pas venu au cœur de l'homme.

Bienheureuse toi qui preserves cette paix, car c'est la vision de/dans ta nature, le cœur doit se reconnaître entier dans cette vision,

Dans le vide tout puissant, ainsi étranger au monde.

(à suivre)

Louis-Marie

\*



# POUR UNE ÉROTIQUE CHAZALIENNE À L'AUNE DE LA MÉTAPHYSIQUE

(suite)

## Dieu, le mythe et l'amour

Après avoir tenté de cerner ce que peut être la métaphysique faussée, le faux mythe, selon Malcolm de Chazal, voyons ce qui peut être décelé de la dimension de l'amour transcendant dans laquelle il nous « catapulte »<sup>1</sup>. On se demande alors si la philosophie occidentale n'est pas en pénurie de concepts pour indiquer cet état de fusion du conscient et du subconscient. Il a été en effet longuement démontré à quel point la pensée chazalienne est en lien avec les divers courants de l'ésotérisme occidental. Mais ce n'est pas tout. La présence diffuse et constante dans toute son œuvre du symbole shivaïte du *lingam*, en particulier dans *Petrusmok*, n'appelle-t-elle pas à sa philosophie ? En effet, l'*unisme* de Chazal pourrait fort bien s'ancrer dans le système non-dualiste de l'*Advaita Vedanta*, l'un des systèmes majeurs de pensée de la philosophie indienne qui repose précisément sur un monisme. Plus précisément encore, l'*unisme* de Chazal s'apparente au shivaïsme non-dualiste du Cachemire, car celui-ci est spécifiquement théiste et son non-dualisme réside en l'union des polarités ultimes de son système d'hypostases en une seule réalité : celle du Dieu Shiva en union pérenne avec sa parèdre, Shakti. Le symbole authentique du *lingam* est par ailleurs non seulement représenté mais il est habituellement installé dans les temples avec sa partie féminine, la *yoni*. Il faut donc opérer ici une rectification dans l'interprétation des deux symboles, lesquels, bien que renvoyant aux parties génitales masculines et féminines, ne sont en cela que le point de départ de ce qui désigne en ultime instance la force créatrice qui engendre le monde et toute chose qui le constitue. N'est-ce pas précisément ce que désigne Chazal lorsqu'il dit que le sexe fait fonctionner la vie comme évidence primordiale de ce qui engendre le manifesté ? Au-delà de l'imprégnation biblique dont il déborde, il serait également intéressant de comparer les descriptions de Chazal de la lumière avec certains passages décrivant l'être suprême,

---

<sup>1</sup> Le terme figure dans la préface des *Dieux ou les consciences-univers* : « Si tu restes dans les mots, lecteur, autant fermer ce livre. Laisse-toi catapulte et tu monteras dans l'Absolu ».

Shiva pour la doctrine shivaïte ou le *Bhagwan*, le Seigneur, le *Parâtman*, des *Upanishad*. L'idée n'est pas inédite, la princesse Indira Devi avait perçu cette résonance en profondeur, comme le rapporte Bernard Violet : « Selon elle, Malcolm a sans nul doute, mais à sa manière, réécrit les *Upanishad* [...]. Elle lui martèle : “*Vous êtes, Malcolm, l'une des rares personnes qui furent capables de capturer l'essence d'Atma Shakti*” » (Violet 2011, 66). Le passage suivant du *Sens de l'Absolu*, est particulièrement emprunt du « sixième sens, l'amour » et du « septième, la foi », car il fait acte de présence, par une certaine dévotion, du cheminement de Chazal vers la lumière et de son panthéisme :

*Cette lumière est visage, elle nous sourit, nous regarde comme un être, elle est vivante. Et comme le visage de la perle, elle a les couleurs infuses, elle est chair mais chair spirituelle, corps de gloire, splendeur. Elle ne brise pas la vue ni ne la fatigue. On peut la fixer indéfiniment. Elle n'est pas chaleur physique, resplendissante elle ne donne pas le froid. Son climat est amour. Elle est totalement humaine, à notre portée, familière. Et qui la voit n'en est pas étonné, si simple paraît-elle, c'est comme si on l'avait toujours connue. Elle n'a pas de consistance, elle est la Substance même. Ni transparente, ni opaque, elle est chair de lumière. Et qui la voit a tout. Et sa vue est béatitude, paix. Elle est la grâce même et la beauté même. Son corps est joie. Cette lumière est nue. Elle n'est qu'harmonie, plénitude. Elle abolit l'espace, et cependant elle est expansion même. Et le temps ne la touche pas, elle n'est jamais née. Et pour qui la voit le temps s'arrête. C'est le corps de l'Amour même. Cette Lumière Totale est le Corps de Dieu, dont l'agneau est le flambeau. (Le Sens de l'Absolu 27-28)*

Cette perception de l'amour-lumière-corps de Dieu s'arrête au sens de l'Absolu, elle s'acquiert par paliers, du sens plastique au sens magique, par des phases de trances vécues par Chazal. Elle est pourtant de la plus grande accessibilité lorsque l'esprit et le cœur sont réunis, comme il s'en explique dans le chapitre VI de *Petrusmok* « Les Paradis intérieurs. Le Cœur et l'Esprit ». Si, comme il le dit dans *Le Livre des principes*, « Dieu est SEXE » (22), ces descriptions du corps de Dieu, pourraient aussi concerner le corps du sexe, le corps du sexe sacré, comme corps transfiguré, à la manière du corps de gloire. Or, ce corps de gloire cesse également d'exister en pleine transcendance : « L'Absolu est l'état où le sens du sexe a cessé » (*Le Sens de l'Absolu* 32). Dieu est donc perçu sur les deux plans par Chazal, dans l'incarnation et dans l'Absolu. Dans, sa formule de « Dieu-Sexe », il s'agit bien du plan terrestre humain : « Comment Dieu est sexe : il est homme et l'homme est mouvement » (*Le Livre des principes* 67).

Pour revenir à ce que Chazal a nommé le faux mythe, c'est, encore une fois, la dissociation, la séparation ou le divorce d'avec cette lumière-amour qui a causé la chute. Une chute qui ne manque pas de frapper toutes les religions, comme il en fait l'expérience dans son roman mythique, en voyant une scène rituelle devant un *lingam* :

*Le couple hindou faisait cette cérémonie en plein air, dans un but déterminé : amener la grâce des cieux sur leur union, demander au ciel de leur donner une progéniture.*

*Et le geste purement sexuel de puissance avait été vase de symbole de cette prière tortionnaire : cette menace à Dieu par la propitiation, par invocation du feu, des parfums, des oriflammes, et cette image totale sexuelle du faux mythe, la pierre taillée en forme de sexe.*

*[...] « Religion, me dis-je en partant pour mon bureau, tu n'as pas changé. Tu es la même partout, dans tous les lieux et dans tous les temples. »*

*(Petrusmok 301)*

C'est de l'autobus que Chazal assiste à ce rituel qui le laisse profondément meurtri, « la chair endolorie [dit-il] par cette effroyable Transformation du Vrai mythe en faux mythe, sur le sol même de ma patrie, qui avait vu le Premier Mythe porté aux nues » (300).

Mais quel est donc ce premier mythe, ou qui était-il ? En termes shivaïtes, il se réfère bien aux symboles originels de l'union de Shiva et Shakti, du *lingam* et de la *yonis* dans le feu sacré des célébrations. C'est l'union du soleil, de la lune et du feu, à un niveau ésotérique, l'union des lumières et des vents dans le corps humain, qui ressemble à la transmutation alchimique, comme le dit Chazal dans ce paragraphe de *Petrusmok* qui contient toute son initiation sexuelle :

*Les Lémuriens connaissaient cet arcane : que du sexe on monte à Dieu directement, par le chemin le plus court — pourvu que la Route soit pure, et non empestée de refoulements, libre comme une avenue où seuls dansent la lumière et le vent : la voie de purification et le geste de liberté. (92)<sup>2</sup>*

Et c'est bien une initiation qu'il désigne puisque le rite en est précisément décrit dans le chapitre sur l'amour sacré où Chazal, dans sa vision de l'île Maurice archaïque, assiste à une cérémonie d'investiture, d'« une fille nouvellement née aux sens » (85). C'est par le feu que la jeune fille entre en transe « on lui apprend par les gestes du feu - boursoufflures, avancées, reculs, jet soudain - les gestes de l'amour » (85). Le Grand Œuvre est ici décrit dans cette scène symbolique de la mise au tombeau, vivante, de l'épouse que le mari va rejoindre :

*Une fosse est là, capitonnée de fleurs : fond jaune, le divin ; bords rouges, l'amour ; et la teinte d'azur des cieux complétera le symbole : les Trois Teintes d'Essences de l'Unité.*

*Le mari paraîtra, débarrassera la femme de tout vêtement, et d'un geste puissant la déposera dans le lit des fleurs : la divine femme est rendue par là à la divine terre, en signe même que l'Amour est Ensevelissement. Et je saurai*

---

<sup>2</sup> Christophe Chabbert a souligné l'intertexte rimbaldien : « Par l'esprit, on va à Dieu », *Une Saison en enfer*, « L'impossible » (139).

*par là que le premier geste de l'amour est un tombeau, et qui coûte meurt véritablement en esprit. Et que dans l'amour, il y a un linceul et un suaire. Le mari à son tour se couchera au sein de la tombe. Et on les couvrira tous deux de fleurs. Et ce Geste durera le temps même de l'Amour - en signe et sceau que la Mort est le dernier Lit, et que mourir, c'est encore aimer. (86)*

Ce rite initiatique, ce mariage mystique, comporte toutes les phases de la transmutation alchimique : le feu de la transformation, la mort symbolique de l'ego, la destruction du corps grossier, la chair rendue à la terre et transcendée à l'image des fleurs, l'extraction de l'or en vue de la libération finale de la mort qui est ici préparation à la résurrection. C'est enfin le sexe sacré défini à nouveau comme « le symbole même de l'Esprit et du Cœur unifiés dans les deux sexes, dans les deux chairs » (86).

Dans ce même chapitre VII. « Sub ou la Roche et le Lingam », dans la deuxième partie du « Pansexualisme Divin », après la cérémonie d'investiture, Chazal dit rencontrer le Saint de la montagne, le Sage, qui lui dévoile les vérités du *lingam* :

*Écoute, mortel, tant que tu es en vie les arcanes derniers te resteront fermés. Mais l'essentiel est dans la Nature. Regarde. Tu n'as qu'à ouvrir les yeux et tu verras que tout ce qui flambe, que tout ce qui vit ou respire, se balance ou s'oublie, est sexe enamouré, et que toute la Nature l'est. Et tu verras deux principes toujours dans toutes choses : la matrice et le geste érectile, et tout ce qui pulse a image sexuelle, et la pensée est en elle-même un coït entre notre moi érectile et le vagin universel. Donc, ce que Dieu a mis, tu ne peux l'ôter sans le désunir. Et si nous symbolisons par ce Lingam (il désigna le Mont) le Geste Tout-Puissant de Dieu, comment pourrais-tu t'en étonner, puisque Dieu est Force, et Dieu est Indivis, et l'Indivision de l'Amour est dans tout, du plus bas au plus haut échelon ? Tout correspond et tout se reflète, et une Essence donne toutes les autres essences. (91)*

En effet, les descriptions érotisées de la nature ne manqueront pas dans la suite du texte, toute l'île se transforme en un jardin de délices ou de visions pestilentielles, selon la vision du mythe vrai ou de la chute. L'union des contraires est une constante. Et dans *Petrusmok*, il faut souligner un trait particulièrement significatif, la polarisation du récit par les couples aux polarités opposées : l'île, divine ou infernale, solaire et lunaire, l'âme et les corps, de beauté ou de laideur, la montagne et le corps humain, les chaînes de rocs, la colonne vertébrale, les correspondances « ombilic-sexe-rectum » que Chazal désigne en thaumaturge, les polarités homme et femme, celle des divinités hindoues ou non, mais aussi celle du narrateur, car le poète n'est pas seul et la présence de son « amie » est explicite dès le début : « Hier, le 11 juillet 1950, j'étais à Souillac, petit village de pêche et station balnéaire sur la côte sud de l'île Maurice. J'avais été en compagnie d'une amie passer la journée sur les plages. [...] Nous étions seuls mon amie et moi, elle aussi poète et passionnée de surnaturel » (17).

Autrement dit, dès les premières lignes de *Petrusmok*, Chazal met en scène son *double* féminin, peut-être s'agit-il d'une intentionnalité mythique ? en tout cas, ce double est celui-là même qui précède aux transes, car tout se tient et l'arithmétique chazalienne aussi : « Après un thé rapide et une causerie à trois — le troisième personnage était le Mystère — [...] soudain, je me vis échapper au temps. Tout avait disparu, et je n'étais plus à l'île Maurice. Je passai en transe » (17). Son amie s'éclipse, mais elle est présente dans les phases de retour de transe, elle reste à proximité avec la servante ou elle taquine Malcolm absorbé dans ses visions. L'allusion est brève, mais évocatrice : « L'incendie est mon maillot de bain cerise que mon amie d'une main preste fait balancer devant mes yeux » (24).

Une présence certes quasiment impondérable, mais qui réapparaît imperceptiblement jusqu'à la fin et en particulier au tout début du chapitre XXIV intitulé « Expériences occultes » : « Je viens de collationner avec elle une Théorie Cosmogonique Mythique Étoilée, couvrant l'Évolution et la Génération spontanée de la vie par geste de cycle universel » (424). Il dit avoir alors une perception de la totalité et enfin, il comprend « pourquoi les mythes sont mêlés ici-bas du Faux et du Vrai, du Bien et du Mal », mais son amie bavarde et il cueille l'occasion pour l'accuser de lui avoir fait perdre son illumination. Nous n'en saurons donc rien, si ce n'est qu'il n'était pas seul et nous ne le regrettons pas, contrairement à lui, qui s'imaginait déjà tel Bouddha ou Mahomet.

Ainsi, « Dieu-Sexe » oblige, Chazal est un prophète à deux, bien qu'il s'en défende comme un forcené et que jamais il ne consentirait à l'admettre. Pourtant, sa représentation la plus haute de la femme c'est précisément dans *Petrusmok* qu'il la place. Alors, la divinisation de celle qui est pour lui l'élue, l'exception, car il ne s'adresse certainement pas à toutes les femmes, mais bien à La Femme, atteint des sommets inouïs :

*La femme n'est pas un être, c'est un dieu.*

*C'est par elle que Dieu passe son fluide. Et elle est Vierge, tant que l'Âme-Sœur n'a pas perforé son pistil d'esprit et en a fait des étamines qui corolleront en retour son maître, tant que l'homme divin ne se sera pas fait centre de son âme, la rendant pivot de l'univers, où ce dieu et Dieu Lui-même, son mari et le Créateur, seront devenus une identique et même chose — la femme devenue terre et l'homme devenu son créateur à jamais — mimant le Mariage du Ciel et de la Terre, de Dieu et de sa Création. (247)*

Enfin, l'opération alchimique, magique, mathématique, dernière aboutit à une intégration totale, celle de l'union en soi-même, mais c'est seulement lorsque la femme est divinisée que l'homme se découvre complet : « je sus que nous avons la Femme et l'Homme en nous et que, âme-sœur de nous-mêmes, nous sommes » (251).

Ainsi s'achève temporairement un parcours à rebours de toute représentation habituelle de la conscience et qui dépasse la comparaison, elle aussi habituelle, entre le langage des mystiques et le langage des amants. Chazal, dont la fiancée est l'île Maurice qu'il n'a plus jamais quittée, s'est abreuvé aux sources même de l'amour et à ses cascades de volupté.

Patrizia D'Andrea

## Bibliographie

Chazal, Malcolm de, *Correspondances avec Jean Paulhan*, Toulouse, L'Ether Vague, 1987.

—, *Les Dieux ou les consciences-univers*, Île Maurice, Presses Esclapon, 1954.

—, *Le Livre des principes*, Port-Louis, Imprimerie Al-Madinah, 1952.

—, *Petrusmok*, Paris, Léo Scheer, 2004 [1951].

—, *Le Sens de l'Absolu*, Port-Louis, Imprimerie Al-Madinah, 1956.

—, *Sens Unique*, Toulouse, L'Ether Vague, 1986 [1974].

Bataille, Georges, « Le bonheur, l'érotisme et la littérature », *Critique*, avril 1949.

Chabbert, Christophe, *Malcolm de Chazal, l'homme des genèses*, Paris, L'Harmattan, 2001.

Gusdorf, Georges, *Mythe et métaphysique*, Paris, Flammarion, 1984 [1953].

Jankélévitch, Vladimir, « La Décadence », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 4, 1950.

Moret, Philippe, *Tradition et modernité de l'aphorisme. Cioran, Reverdy, Scutenaire, Jourdan, Chazal*, Genève, Droz, 1997.

Violet, Bernard, *L'Ombre d'une île. Malcolm de Chazal*, Toulouse, L'Ether Vague, 1994.

—, *Malcolm, la princesse et le dromadaire*, Paris, Philippe Rey, 2011

## *FLEUR DE CHAZAL*

Un jour, en se promenant à Curepipe, Malcolm de Chazal reçoit la grâce d'une illumination extraordinaire, une véritable métanoïa (retournement de perspective) : « Je suis un être revenu aux origines... La clé exacte de la vision retournée, je l'eus un jour, dans le jardin botanique de Curepipe... J'avançais dans la lumière de l'après-midi vers une touffe de fleurs d'azalées, et je vis une des fleurs qui me regardait. La fleur devenait subitement un être. La fleur devenait une fleur-fée. Cet événement correspond à la pomme de Newton, c'est-à-dire au moment où toute la vie d'un homme, toute sa pensée est retournée dans une expérience<sup>3</sup> ». Il précise par ailleurs : « Je vous dirais que, près de Curepipe, la ville où j'habite, il y a un superbe jardin. Je commençais [à écrire] « Sens Plastique », quand un jour, par un beau soleil d'après-midi, personne n'étant dans ce jardin, je passai devant un groupe d'azalées. Et puis, le miracle s'est produit. Une fleur que je regardais, ME regardait. La fleur d'azalée tenait une conversation avec moi. Cet acte qui oblitère l'état objectif de vision et qui cause une réciprocité du sujet et de l'objet, dans cet acte où je vois la fleur d'azalée me regarder, j'ai connu pour la première fois le sens de l'amour, c'est-à-dire l'amour qui est à la fois cosmique, humain, universel. Dans ce sens aimer, c'est s'intégrer, c'est devenir l'autre<sup>4</sup> ».

Cette expérience est ainsi interprétée : « Mettez deux fleurs l'une contre l'autre, et vous aurez l'effet de deux yeux vous regardant. Multipliez les soleils à l'infini, et vous aurez l'effet d'un œil unique et d'un même regard posé sur vous. Cet effet *un* des soleils multiples s'explique par ceci que le soleil est le plus pur symbole de la Divinité, et quelque innombrables les expressions de la face de Dieu, son regard est toujours *un* en essence. La religion, qui a pour étymologie “relier”, a-t-elle d'autre but que de ramener tous les soleils de l'âme en une touche unique<sup>5</sup> ? »

Pour Malcolm, la Connaissance n'a rien d'un savoir intellectuel ni d'une érudition livresque. La Connaissance est renaissance à soi-même par communion avec l'univers tout entier : « La Connaissance pour moi n'est pas un livre. C'est de pouvoir regarder une fleur et de voir la fleur *me* regarder. C'est de marcher dans les bois et de voir des êtres. C'est d'être copain avec le soleil, d'être ami avec les étoiles. Au-delà d'*avoir*, vous arrivez à *être*<sup>6</sup> ».

\*

---

<sup>3</sup> *L'Homme & la Connaissance*, Pauvert, p. 11.

<sup>4</sup> Interview à Radio France.

<sup>5</sup> *Sens-Plastique*, L'Imaginaire/Gallimard, Paris, 2002, p. 100.

<sup>6</sup> B. Violet, *Malcolm, La princesse et le dromadaire*, Philippe Rey, 2011, p. 112.

## ***PRENONS UNE FLEUR...***

Prenons une fleur. En général, nous disons : "Ah, une tulipe, qu'elle est belle!" Toujours deux choses : nous jugeons et nous passons. Mais essayez de faire cette expérience passionnante : vous vous mettez bien détendu dans votre centre de gravité avec la bonne respiration du diaphragme, puis regardez la fleur, ne bougez pas, longuement vous la regardez... Alors tout à coup il se passera quelque chose de très curieux, presque effrayant, c'est la fleur qui vous regarde, mais vraiment, et un dialogue se fait entre vous et la fleur. Beaucoup s'en vont déjà à ce moment-là, mais si vous avez le courage de rester, alors bientôt ce ne sera plus celle-ci que vous verrez, mais la fleur dans son être essentiel, la fleur dans sa profondeur qui vous regarde vous dans votre profondeur, et le dialogue se fait dans l'essence, et si vous restez encore, mais cela devient de plus en plus difficile à supporter, alors à travers l'être essentiel de cette fleur-ci, vous rencontrez l'Être, la grande réalité dans laquelle tout est relié et trouve sa source. Il n'y a plus ni vous ni la fleur, mais cette unité restituée dans la communion. Et vous revenez de là couche par couche, lentement, vous revoyez cette petite fleur concrète devant vous qui contient désormais ce mystère insondable.

(Karlfried Graf Dürkheim, *Entretien avec Alphonse Goettmann*,  
Revue Le Chemin, Béthanie, Centre de rencontres spirituelles,  
Prieuré Notre-Dame et Saint-Thiébault)

\*

Tu dis que tu aimes les fleurs et tu leur coupes la queue, tu dis que tu aimes les chiens et tu leur mets une laisse, tu dis que tu aimes les oiseaux et tu les mets en cage, Alors quand tu dis que tu m'aimes, tu me fais peur.

(Jean Cocteau)

\*



## ***FAIRE-PART***

Amis de Métanoïa À Juliane Quérard Schack

Chère Juliane,

Réunis à Pontigny, nous avons partagé la lecture de la lettre très sensible que vous nous avez adressée en réponse aux témoignages d'amitié exprimés par les uns et les autres, après le départ de Jo.

Dans cette lettre vous soulignez que la pensée d'Émile Gillibert était fondée sur un vécu très fort, vécu que Jo s'est efforcé de conceptualiser, au risque de le laisser s'échapper... et de ne pas vivre véritablement.

C'est là toucher du doigt les effets du mental.

Cela étant, pour avoir souvent et longuement échangé avec lui à ce sujet, il ne nous semble pas que Jo – dont nous avons pu mesurer l'évolution vers la gnose, évolution lente mais sûre, à l'aide de nos réunions successives à Marsanne – ait été constamment pris au piège de ce mental. Sauf à prendre en compte l'ambiguïté permanente qui, pour nous tous, pèse sur la question ; mais qui, heureusement, n'exclut pas le bonheur !

D'où votre constatation : « *Pourtant, cette époque de recherches et de rencontres avec les amis gnostiques était un temps de vie heureuse.* » Une vie heureuse dans l'unité, tout simplement.

C'est bien là l'essentiel, et c'est ce qui fait que nous continuons de nous retrouver comme aujourd'hui à Pontigny !

Ici rassemblés, nous vous embrassons de tout notre cœur.

Le 17 décembre 2017

Jacques

\*

Poissy, le 21 décembre 2017

Cher Jacques, Chers amis,

Cet après-midi, j'ai quitté mon île pour remonter la Seine jusqu'à la jolie chapelle où avaient lieu les obsèques de Michel. Le jour le plus court de l'année, la pluie, la nuit et 150 personnes apparemment catholiques et ne donnant pas envie qu'on leur parle de la gnose de Michel.

J'ai failli renoncer à lire mon texte et dans mon cœur, on me disait : "Vas-y !" malgré les visages fermés, l'ennui général et les sempiternelles discours où Dieu est parfaitement oublié, hormis les souvenirs familiaux personnels et toujours touchants...

Par amour de Michel, j'ai pris la décision de rompre l'omerta qui sévit dans ce genre d'office chrétien où on ne parle que de la mort et de la très lointaine résurrection de Paul. Morbide. Désespérant.

J'ai bien regardé tout le monde dans les yeux et j'ai plongé. J'ai averti l'assemblée que certains propos pourraient éventuellement poser question à certains mais que nous étions garantis de tout puisque chrétiens, la tolérance menait nos vies. De toute manière, ces propos allaient refléter le plus fidèlement qu'il soit les convictions de Michel auxquelles chacun pouvait ou pas adhérer. Précaution, précaution.

Le public était parfaitement silencieux, se demandant sans doute qui était cet olibrius qui se permettait de façon incongrue de parler de Dieu dans des obsèques...

Quoi qu'il en soit, j'ai senti la surprise et chez certains, l'intérêt. Le curé, derrière moi, pour sa part, s'est levé à mi-course pour aller se réfugier dans un coin. Sans doute, parce qu'il ne voulait pas cautionner l'antéchrist.

A la sortie, plusieurs personnes dont la femme et sa sœur de Michel sont venues me remercier et me féliciter pour la hauteur du texte.

C'est alors que le curé m'a interpellé au milieu de son lieu de culte, sans culte, en me disant : "*Vous avez eu votre tribune !*". Devant mon air surpris, il a ajouté : "*Pour quelqu'un qui ne fait pas de prosélytisme, vous en avez fait.*" Je lui ai rétorqué : "*Que c'était la pensée profonde du défunt et que s'il y avait à redire, le temps était passé.*"

Il y avait dans le regard de cet homme indubitablement une colère rentrée et un sourire haineux. Je me suis mordu la langue pour ne pas le mettre k.o. en commençant par exemple par lui dire que j'étais ravi de ne pas le rencontrer au XVI<sup>e</sup> siècle où il aurait eu sûrement l'allumette facile.

Émile a raison, ils n'ont pas changé.

Je vous embrasse comme je vous aime !

Claude SAVARIT

\*

Poissy, le 21 décembre 2017

À toi Michel le Vivant, mon alter ego, notre frère dans l'amour et l'enseignement de Jésus.

Salut !

Il est fort commun de mettre en terre des personnes qui attendront la résurrection ou au moins, ce qu'ils croient qu'elle est. Il est infiniment plus rare de rendre à la terre un ressuscité qui n'est en rien concerné par la mort. C'est merveilleusement ton cas comme pour nous tous, à l'intérieur de notre petite troupe de gnostiques qui s'est soudée depuis quarante ans autour de l'*Évangile de Thomas*.

Pour toi, pour moi, pour les frères et les sœurs en gnose, la découverte et l'approche de plus en plus profonde de l'*Évangile de Thomas* a été plus qu'une révolution, un changement de mentalité comme le dit le maître parmi les maîtres, Jésus. Jésus n'a de cesse de nous rappeler notre divine essence qui ne connaît pas la naissance et ne peut donc être concerné par la mort. Il nous dit « *ressuscitez et ensuite mourrez* ». Qu'est-ce que « *ressuscitez* » dans la bouche de Jésus ?

C'est prendre conscience de notre véritable nature qui sortie du Père, retourne à LUI, à travers les expériences des incarnations. Il est clair que le corps a dans cette divine alchimie un rôle irremplaçable mais qu'il n'est pas notre nature profonde. Nous l'habitons, nous le faisons vivre, nous expérimentons tout ce que le Père commande mais nous ne sommes pas lui. C'est pourquoi depuis que l'enseignement de Jésus t'a ouvert à jamais les yeux, Michel, tu es Vivant, ce que ton corps n'est pas puisqu'après son œuvre, nous le rendons pieusement au cosmos.

Jésus a dit : « *Si les gens vous disent d'où êtes-vous ? Dites-leur : nous sommes venus de la Lumière, là où la Lumière est née d'elle-même. Elle s'est levée et manifestée dans leur image. S'ils disent : qui êtes-vous ? Dites : nous sommes ses fils et nous sommes les élus du Père le Vivant. S'ils vous demandent : quel est le signe du Père qui est en vous ? Dites-leur : c'est un mouvement et un repos.* » Pour être plus prosaïque, lorsqu'une vieille automobile a fait son temps, on la rend à ceux qui en recycleront les éléments. Qui est mort alors ? Le conducteur ou l'auto ?

Cette certitude, parfois expérimentée dans ce siècle tout neuf par des personnes de plus en plus nombreuses sujettes à une NDE, nous montre sans appel que la pensée et la conscience précèdent le cerveau et bien entendu, survivent évidemment à sa destruction.

Cette confusion qui trouble le grand nombre a des millénaires et il est bien difficile de sortir les hommes de leurs illusions, de la dictature de leur ego et de leur mental. Que d'efforts chez Jésus, chez le Bouddha, chez les Soufis de l'Islam ou chez les grands Rishis de l'Inde pour nous faire prendre conscience de notre réalité suprême. Il est tellement plus facile de s'en remettre aux mythes. Toi, Michel, tu as refusé d'être commandé par ton ego et par des *pousseurs de chèvres*, comme tu te plaisais à le dire, qui ont inventé, il y a trois mille ans, ces affabulations. Tu vauds mille fois plus parce que tu as des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

Jésus a dit : « *Celui qui boira à ma bouche sera comme moi et moi aussi, je serai lui et les choses cachées lui seront révélées.* »

Je suis avec mes sœurs et mes frères en gnose, le témoin privilégié de ton formidable effort pour comprendre en profondeur et pour redevenir ce que tu as toujours été à travers l'enseignement de Jésus.

L'*Évangile de Thomas* nous a réunis comme un aimant formidable mais tous nous devons à Émile Gillibert une reconnaissance perpétuelle. Comme nous et à un âge déjà mûr, la cinquantaine, il a découvert Thomas. Il a eu comme nous l'intuition que ces paroles ésotériques étaient les vraies paroles de Jésus et son vrai enseignement.

Il a passé trente ans de sa vie à approfondir le message au point après avoir fait la traduction et les commentaires de l'*Évangile*, d'en tirer huit livres majeurs qui sont à n'en pas douter l'œuvre gnostique la plus accomplie en Occident depuis Maître Eckhart. André nous l'avait développé.

Nous devons à Émile l'essentiel à travers une humilité sans faille. Cet homme à la sensibilité et à la culture immense, nous a amené au cœur de l'enseignement de Jésus. Voilà vingt ans qu'il est dans sa prodigieuse Lumière et nul doute qu'à cet instant tu es, toi Michel, avec d'autres au cœur de son cœur dans un océan de félicité sans rivage.

Il n'y a pas plus Émile et Michel, ou Claude et Jacques, ou Maria et Christine, il y a l'UN, tout puissant, inamovible qui vit éternellement un présent dans un océan de béatitude où il se comble dans l'instant.

Michel, tu as abandonné la prétention à la différence. Plus l'ombre d'une dualité en toi, il n'y a que Dieu et comme le dit puissamment le Soufi : « *Il n'y a que sa Face* ». Pour ce faire, tu as été au-delà de l'humilité, au-delà de la personne, au-delà de la dualité pour te donner au Père sans réserve et ne plus être à jamais que Lui. Jésus a dit : « *Et debout, ils seront un.* »

Notre association volontairement discrète et refusant tout prosélytisme avait été nommée par Émile « Metanoïa ». C'est un mot grec qui signifie : retournement, révolution, renversement, changement. Au cœur de cette association où nous t'avons croisé Michel pendant près de quarante ans, nous avons toujours été émerveillés en dehors de la profondeur de ta vision, de l'étendue du savant que tu étais devenu. Tes connaissances en philosophie et en histoire, domaines qui m'ont toujours fait vibrer étaient aussi incroyables qu'éclectiques.

À peine à la retraite, tu entreprenais d'apprendre le copte, ce qui n'est pas rien et au côté de Jo qui lui avait appris l'hébreu, vous ne cessiez de nous éclairer sur tel ou tel texte avec des connaissances merveilleuses que nous n'avions pas.

J'ai eu pour ma part une vie agitée, mon métier de producteur de télévision m'a fait signer des milliers d'émissions et m'a fait faire le tour du monde à l'envie, croisant tous les peuples, toutes les races, toutes les religions. J'ai rencontré une quantité d'hommes incroyable mais jamais, je n'ai croisé une petite troupe à ce point unie dans la connaissance, dans la discrétion, dans l'humilité et dans l'amour. C'est cet amour qui à cet instant, où tu goûtes enfin à l'éternel présent, qui te révèle la profondeur de Dieu où l'amour est connaissance et la connaissance amour.

J'ai quatre-vingts ans et l'heure de la liberté va bientôt sonner pour Claude le ressuscité. Je le fais parler là où tu es comme si lui-même était déjà à la porte de la Vie : « *Et me voici tel qu'enfin en moi-même l'Eternité me change, un enfant après la course assis dans une gloire, au pied de Jésus, les joues en feu...* »

Michel, nous nous abîmons en toi comme tu t'abîmes en nous et nous n'en finissons pas d'aimer au-delà de tout ce Jésus qui nous a tout donné.

Jésus a dit : « *Et debout, ils seront un.* »

Michel veille sur nous !

Claude SAVARIT

\*

*Chers amis*

Beaucoup de respect et d'admiration  
L'honneur de participer au cahier, des larmes de reconnaissance.  
Au point de rupture du cours des choses.  
Je suis petite souris entre Jésus et Marie, je n'entends pas très bien, mais quand  
[même peut-être par bribes.  
Humblement, fermement, dans le secret.  
Et encore : (aux bons soins du capitaine)

à Michel  
" *Ton œuvre accomplie  
retire-toi* "

derniers instants  
Le secret ne se partage pas  
Le secret est non manifesté  
Le non manifesté est le secret

Et allez : "*La porte de la mystérieuse vallée,  
elle est ce qu'on appelle la racine de l'univers*"  
(chap. 16 canon de la voie et de la vertu traduit par Laure Chen DDB 2014)

Fais de petites choses  
et les grandes petit à petit

Pour le TAO  
retire-toi

Le TAO n'est pas important  
mais la salade que l'on garde entière  
se conserve mieux

Ne nourris pas  
le fol espoir d'être aimé  
jette toi dans le brasier.

à suivre... mais pas l'amour.

Louis-Marie

\*

# MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME

## LA MAISON

Étant l'Unique, je ne peux habiter qu'une maison unique. Étant sans forme et sans limites, ma maison ne peut me recevoir que si elle est comme moi sans forme et sans limites.

J'étais avant d'exister et à jamais je suis toujours. Ainsi éternellement je suis à demeure dans ma demeure éternelle. Elle n'a donc pas été édifiée dans l'espace-temps comme les maisons des hommes construites avec des matériaux d'un règne minéral ou végétal que les savants peuvent situer dans le temps. Elle est issue de moi comme l'enfant de sa mère, avec toutefois cette caractéristique que je l'ai conçue par parthéno-génèse. De même nature que moi, elle ne peut être perçue par les hommes ni par leurs instruments de détection, si performants soient-ils. Invisible à la lumière du jour, totalement silencieuse et immobile, impalpable, elle est pourtant bien réelle ici-maintenant. Les hommes voient ce que le jour éclaire après l'obscurité nocturne. Ma maison est visible à la lumière de la nuit d'avant la succession des jours et des nuits.

Les hommes voient les images qu'interprètent leurs pensées. Leurs maisons sont à leur image. L'architecture et la décoration sont le produit de leurs mesures, de leurs calculs et de leurs combinaisons. « Montre-moi ta maison et je te dirai qui tu es ». On peut dire cela de moi, mais comme personne ne me connaît, personne ne connaît ma maison. Je peux dire qu'elle est le vide-lumière habité, on ne sera pas plus avancé. Je peux dire également qu'elle est chaude comme un nid d'oiseau, que l'amour y règne sans partage, que je l'explore toujours avec le même bonheur, que je le reconnais en même temps que je le découvre et que je le découvre en même temps que je le reconnais, que je m'enchanté à me reconnaître et à me découvrir : Je peux même dire par quel stratagème je me retrouve en elle grâce à mon signe qui, comme ma maison, n'est différent de moi qu'en apparence. Oui, je peux dire tout cela et bien d'autres choses encore, mais personne ne me comprend. Ce qui est en aval ne comprend pas ce qui est en amont. Ce qui vient après ne comprend pas ce qui est déjà là. Ce qui est venu attend ce qui viendra sans voir ce qui est déjà là et c'est bien là qu'est la cruelle méprise de la pensée, incapable de découvrir l'évidence que j'offre à pleines mains, sans sortir de ma maison, sans aller vers ce qu'il est convenu d'appeler les autres. La lumière de ma maison éclaire le monde entier, mais les hommes ne la voient pas, pas plus qu'ils ne voient ma maison. Leur cécité tient des images. Ils ne peuvent voir en même temps les images et la lumière qui les sous-tend. Ils ne voient pas que la lumière qui rayonne de ma maison et dont je suis le centre efface les images. Les ténèbres qui résultent de ce défaut de vision ne sont ténèbres qu'à leurs yeux ; n'empêche qu'elles ne peuvent

appréhender la lumière. Pour voir la lumière, il faut être lumière. Or les hommes se voient distincts et multiples, c'est pourquoi ils sont ténèbres. Certains pressentent la lumière dont ils sont issus : ils me pressentent, mais ne réalisent pas que je suis là, plus présent à eux qu'eux-mêmes. Alors, ils me cherchent ailleurs, pensant me trouver demain, plus tard, à la fin de leur histoire, ou de l'histoire tout court. C'est du reste à la fin de l'histoire que des spécialistes situent ma rencontre avec les hommes. Ils imaginent même ma demeure céleste et font rêver les amateurs et les chasseurs d'images. Jusqu'où ne va pas l'imagination des hommes ? Certains me voient parcourir le ciel dans des engins qu'ils s'évertuent à identifier. Bref, tous les rêves du monde n'ajoutent ni ne retranchent rien à ce que j'offre dans l'instant sans sortir de ma demeure éternelle.

Émile  
16 mai 1991

\*

## LA PAROLE

Je suis l'unique  
Je parle en tant qu'unique  
J'ai seul autorité pour parler  
Je suis seul à parler  
Je suis seul à m'entendre  
La voix est unique  
Je fabrique l'instrument  
afin que ce qui le justifie  
puisse parvenir à la conscience  
Je ne souhaite donc pas son éviction  
Il n'est pas la parole  
mais ce qui permet la parole  
La moindre confusion  
et c'est l'idolâtrie,  
c'est l'instrument  
devenu objet de culte  
c'est l'inversion  
et la perversion.

Émile  
10 août 1991

\*



# LA GNOSE AU QUOTIDIEN

## RÉVÉLATIONS SUR LA BIBLE

### CE QUE LA SCIENCE DIT

#### DE LA CONVERSION DE SAINT PAUL

En 2015, l'astronome William Hartmann émet une hypothèse : l'expérience mystique de saint Paul... ressemble aux effets observés lors de l'explosion d'une météorite... tombée en 2013... à Tcheliabinsk, en Russie... : *...comme il approchait de Damas, une lumière du ciel l'éblouit soudain et, tombant par terre, il entendit une voix qui lui disait : Saül, Saül, pourquoi me poursuis-tu ? Il dit : Qui es-tu Seigneur ? Et lui : Je suis Jésus que tu poursuis... Saül se releva de terre, les yeux ouverts et n'y voyant rien...*

Saül resta aveugle pendant trois jours jusqu'à l'intervention d'un certain Ananie : *Aussitôt tombèrent de ses yeux comme des écailles. Il voyait...*

*(Actes des Apôtres, IX, 3-18, La Pléiade, 1971)*

La météorite de Tcheliabinsk... a diffusé une luminance estimée à trois fois celle du soleil. L'onde de choc de l'explosion fut accompagnée d'un bruit assourdissant qui détruisit des milliers de fenêtres et projeta des gens à terre... Or l'exposition à une lumière très intense peut provoquer une forme de cécité temporaire, s'accompagnant parfois d'une desquamation de l'épithélium cornéen. Ainsi, l'expansion du christianisme pourrait devoir son origine à une manifestation céleste, sans être pour autant divine...

*(Extrait de **SCIENCE&VIE**, N°1205, Février 2018, p. 72-73).*

Reste à trouver la trace de cette météorite vieille de 2000 ans sur le chemin de Damas... La démonstration d'Émile Gillabert sur le plan de la psychobiographie nous semblant plus convaincante, nous renvoyons sur ce point à l'ouvrage de référence de ce dernier : *Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile La genèse d'un monde paranoïaque*, Metanoïa, 1974, p. 77- 90. N'oublions pas toutefois que le récit de la brutale conversion de Paul est une invention de Luc qui n'a pu assister à un tel événement. Paul n'en parle pas et donne deux versions différentes de son illumination. Nous y reviendrons plus en détail dans un prochain numéro des Cahiers.

\*

## LE CANTIQUE DES CRÉATURES

**La célébration des beautés de la nature n'est pas absente du christianisme. Quelques grands saints ont su donner des hymnes d'une grande poésie. Parmi les plus célèbres figure le *Cantique des créatures* de saint François d'Assise, en qui Hermann Hesse voyait « un paradigme de réconfort éternel dans une actualité historique pauvre en valeurs. » D'autres mystiques chrétiens moins connus sont dans cette même veine, d'inspiration presque panthéiste mais encore dualiste, comme ce texte de Gabrielle-Marie Mosnier, contemporaine et collègue de Simone Weil, que nous reproduisons ici. Il nous a paru intéressant de les mettre en parallèle d'une part avec les paroles authentiques de Jésus et d'autre part avec un poème non dualiste de la tradition orientale.**

\*

Alors que François gisait, malade, à Saint-Damien et qu'il était soigné par sainte Claire, il était affligé de grandes douleurs et sentit sur lui l'ombre de la mort. Il était pourtant d'humeur joyeuse et déclara : « Un petit rayon de soleil est assez puissant pour éclairer de grandes ténèbres. » Il chantait et composait des poèmes jour et nuit, car il songeait à toute la beauté de la terre et à toutes les consolations et grâces dont son bon Seigneur l'avait béni... Un jour où il voulait prier, il se mit, à la place de prière, à chanter un cantique où il exhortait toutes les créatures à louer le Seigneur... C'est le seul de ses chants qui nous a été conservé.

(Hermann Hesse, *François d'Assise*, Salvator, 2015)

\*

Très haut, tout puissant et bon Seigneur,  
à toi louange, gloire, honneur,  
et toute bénédiction :  
à toi seul ils conviennent, ô Très-Haut,  
et nul homme n'est digne de te nommer.

Loué sois-tu, mon Seigneur, avec toutes tes créatures,  
spécialement messire frère Soleil,  
par qui tu nous donnes le jour, la lumière :  
il est beau, rayonnant d'une grande splendeur,  
et de toi, le Très-Haut, il nous offre le symbole.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur Lune et les étoiles :  
dans le ciel tu les as formées,  
claires, précieuses et belles.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère Vent,  
et pour l'air et les nuages,  
pour l'azur calme et tous les temps :  
grâce à eux tu maintiens en vie toutes les créatures.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur Eau,  
qui est très utile et très humble,  
précieuse et chaste.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère Feu,  
par qui tu éclaires la nuit :  
il est beau et joyeux, indomptable et fort.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur notre mère la Terre,  
qui nous porte et nous nourrit,  
qui produit la diversité des fruits,  
avec les fleurs diaprées et les herbes.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour ceux  
qui pardonnent par amour pour toi,  
qui supportent épreuves et maladies :  
heureux s'ils conservent la paix,  
car par toi, le Très-Haut, ils seront couronnés.

Loué sois-tu, mon Seigneur,  
pour notre sœur la Mort corporelle  
à qui nul homme ne peut échapper.  
Malheur à ceux qui meurent en péché mortel :  
heureux ceux qu'elle surprendra faisant ta volonté,  
car la seconde mort ne pourra leur nuire.

Louez et bénissez mon Seigneur,  
rendez-lui grâce et servez-le  
en toute humilité.

François d'Assise

\*

## La leçon du monde végétal

Le monde végétal, pour celui qui est attentif, donne une grande leçon de silence. Jamais les hommes ne se sont trompés sur ce silence. Il n'est pas vide, absence de vie et d'efficace. Poètes et savants ont soupçonné le mystère profond des forêts, justement à cause de ce silence.

Peut-être aussi à cause de cette *apparente immobilité* : la mousse, l'herbe, le champignon, l'arbre sont immobiles. Ils opposent au vent, à l'orage, aux glissements de terrain, aux ravages de l'eau une résistance active qui procède d'un double mouvement : l'enracinement et la montée vers la lumière.

Parlerons-nous de l'immobilisme végétal ? Comme de l'inertie du rocher ?... Ce serait méconnaître le *mouvement même de la vie silencieuse (arbor vitae : Arbre de la vie)* qui ne s'enracine que pour disséminer un fruit assez mûr pour se détacher de l'arbre, pour s'ouvrir et libérer aux vents, à l'eau, à l'insecte, sa graine.

Car ce n'est pas pour méditer sur ses racines, sur son tronc ou sur ses rameaux que l'arbre pousse. Attiré par l'ombre ou le soleil qui lui sont propices tour à tour et simultanément, l'arbre tout entier est tendu vers son fruit. Parce qu'il est par-delà sa vie tendu vers la vie de son *Espèce*.

Il n'a que faire de se souvenir de lui-même, il lui suffit de vivre de sa sève, celle qui l'habite depuis qu'il naquit et que chaque instant fait *nouvelle parce que tout l'arbre assimile*, que tout l'arbre vit l'instant présent tourné, orienté vers l'avenir.

Comme il est courageux à se débarrasser de tout ce qui l'enfermerait dans sa vie d'hier ! Écorce, rameaux bas, feuilles mortes, fleurs maladroitement écloses où elles ne peuvent fructifier, l'arbre s'en débarrasse, s'en laisse dépouiller par l'ouragan, l'ombre qui tue, l'eau en trombe, l'eau lente qui pourrit ce qui n'a plus la force de vivre, le gel, la sécheresse, l'oiseau et toutes les bêtes de la forêt.

Comme il sait protéger, au contraire la vie toujours nouvelle, toujours plus haute et plus large, de ses meilleurs bourgeons, de sa « tête » ! Comme il sait *lutter et combattre pour l'orienter vers la lumière*, hors des zones de jaunissement, de tout l'élan de chaque racine, de chaque fibre !

Et comme *son immobilité apparente conquiert autour de lui et parfois très loin de lui*, les terres stériles, par les semences qu'il a laissé libérer, dont il s'est dépouillé en riche assez riche pour être pauvre, c'est-à-dire pour pouvoir donner !

Gabrielle-Marie Mosnier

*Du temporel à l'Éternel*, Ed. Anne Sigier, 2008, p. 31-32

\*

Je suis la lumière qui est sur eux tous.  
Je suis le Tout.  
Le Tout est sorti de moi,  
et le Tout est parvenu à moi.  
Fendez du bois, je suis là ;  
levez la pierre,  
vous me trouverez là.  
(log. 77)

\*

Ô Terre, ma mère ! Ô Vent, mon père !  
Ô Feu, mon ami et toi Eau, qui m'es si proche !  
Ô Ciel, mon frère ! Je vous salue une dernière fois !  
Malgré son prodigieux pouvoir l'ego a fait naufrage.  
J'ai trouvé avec vous la pure lumière de la Gnose,  
et me fonds maintenant dans le Brahman Suprême.

Bhartrihari  
Vairâgya-Satakam, 100

\*

Jésus a dit :  
Heureux celui qui était déjà  
avant d'exister.  
Si vous êtes mes disciples  
et entendez mes paroles,  
ces pierres vous serviront.  
Vous avez en effet cinq arbres dans le paradis  
qui ne bougent ni été ni hiver  
et leurs feuilles ne tombent pas.  
Celui qui les connaîtra  
ne goûtera pas de la mort.

(log. 19)

\*

## MIETTES DE GNOSE BORGES

La Trinité... Si on se la représente soudain, sa conception d'un père, d'un fils et d'un spectre, articulés en un seul organisme, semble un cas de tératologie intellectuelle, une déformation que seule l'horreur d'un cauchemar a pu faire naître.... Il nous semble que renoncer à la Trinité - ou du moins, à la Dualité - revient à faire de Jésus un délégué occasionnel du Seigneur, un incident de l'histoire, et non pas l'auditeur impérissable, continué de nos dévotions... L'enfer est une violence purement physique, mais les trois personnes inextricables impliquent une horreur intellectuelle, une infinitude étouffée, spécieuse, comme des miroirs opposés... Si le Fils est la réconciliation de Dieu avec le monde, l'Esprit... ne peut recevoir de meilleure définition que celle de l'intimité de Dieu avec nous, son immanence en nos cœurs... (*Une défense de la Cabale*)

...quels hommes désespérés et admirables furent les gnostiques... Au commencement de la cosmologie de Basilide se trouve un Dieu. Cette divinité manque majestueusement de nom, tout autant que d'origine : d'où sa dénomination approximative de *pater innatus*... La création comme un fait du hasard... Au cours des premiers siècles de notre ère, les gnostiques disputèrent avec les chrétiens. Ils furent anéantis, mais nous pouvons imaginer ce qu'aurait été leur victoire. Si Alexandrie, et non Rome, avait triomphé, les histoires étranges et troubles que j'ai résumées... seraient cohérentes, majestueuses, quotidiennes. Des aphorismes comme celui de Novalis : « La vie est une maladie de l'esprit », ou la phrase désespérée de Rimbaud : « La vraie vie est absente : nous ne sommes pas au monde » figureraient dans les livres canoniques... (*Une défense du fallacieux Basilide*)

... un théologien consacre toute sa vie à réfuter un hérésiarque. Le vainc en des confuses polémiques, le dénonce, l'envoie au bûcher. Au Ciel, il découvre que pour Dieu, l'hérésiarque et lui ne sont qu'une seule et même personne.

(*Histoire de l'éternité*)

Admettons ce que tous les idéalistes admettent : le caractère hallucinatoire du monde. Faisons ce qu'aucun idéaliste n'a fait : cherchons les irréalités qui confirment un tel caractère... C'est nous -la divinité indivise qui opère en nous- qui avons rêvé l'univers. Nous l'avons rêvé solide, mystérieux, visible, omniprésent dans l'espace et fixe dans le temps ; mais nous avons permis qu'il y eût à jamais dans son architecture de minces interstices de déraison, pour attester sa fausseté.

(*Avatars de la Tortue*)

**Borges, Œuvres complètes I, La Pléiade/Gallimard, p. 217-218 ; 219-220 ; 416 ; 259-260**

## CHARLES JULIET

Né en 1934, Charles Juliet est un écrivain et poète dont nous avons déjà publié quelques poèmes. Il a reçu en 2017 le Grand Prix de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre. Il nous a semblé intéressant de donner quelques extraits de l'interview qu'il a donnée à cette occasion au quotidien *Le Monde*, sous le titre *L'âme en paix*.

\*

L'art doit être sans but et sans intention.

C'est par elle (la souffrance) qu'on approche la connaissance de soi. Elle en est la patte.

La connaissance de soi est avant tout une destruction douloureuse à vivre. Elle vous fait vaciller, met votre vie en jeu. C'est dans la mesure où l'on peut vivre cette expérience sans se protéger, qu'arrive un jour la nécessité de mourir à soi-même. Une mutation se produit. Elle a quelque chose de radical et d'irréversible. Des énergies nouvelles surgissent.

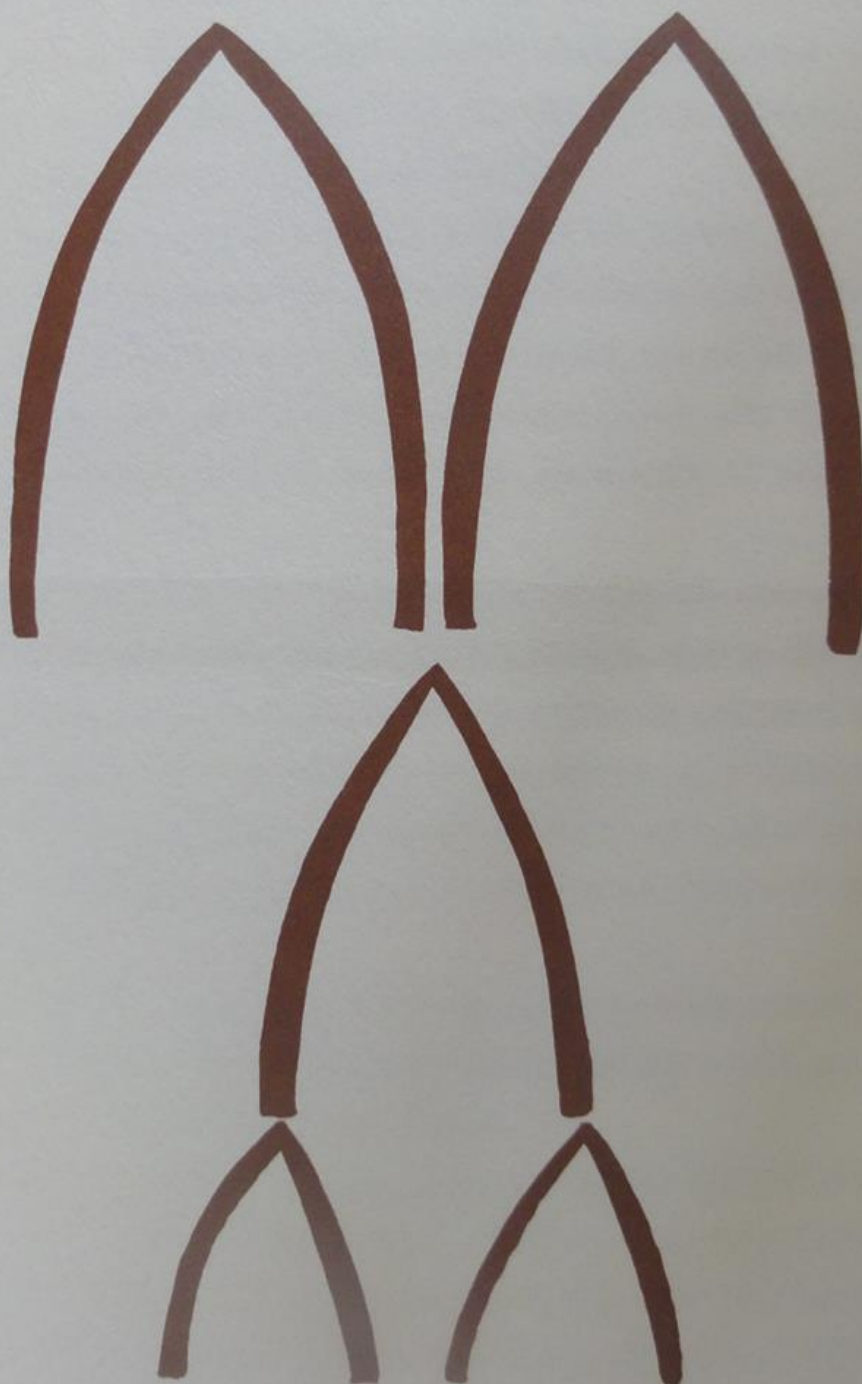
J'avais eu ce besoin impératif de me connaître pour résoudre mes problèmes, dépasser mes entraves, et découvrir l'être humain en général.

Il y a des êtres qui sont effondrés et qui n'ont pas les moyens de dépasser cette souffrance. Ils restent en panne, quelque part.

Dire, c'est se libérer. Les mots vrais ne sont pas des émoullients. En eux, autrui peut se reconnaître.

**Extrait de *Le Monde des livres*, N°22688 daté du Vendredi 22 décembre 2017**

# Lettre de Satan à Dieu





Lorsque Dieu créa Adam, il demanda à tous ses anges de se prosterner devant la nouvelle créature et de l'admirer. Tous le firent, sauf un des anges, nommé Satan. Ce refus fut la raison de son exclusion du territoire céleste. Dieu le transforma en ange déchu, en diable.

Voici le plaidoyer du diable auprès de Dieu :

. Rappelle-toi ce début, ce moment d'avant mon exclusion, rappelle-toi le temps où j'étais un ange, où je ne faisais que t'obéir, où je ne fréquentais que les bons, où mes voisins étaient les habitants du ciel. Oui, tâche de te rappeler ces instants-là.

Aujourd'hui, loin de toi, je suis comme un voyageur qui a visité le territoire de Rûm, de Byzance, qui a été jusqu'en Chine, mais à qui on demande d'oublier sa patrie d'origine.

Rappelle-toi ma naissance, ce moment où l'on coupa mon nombril en prononçant ton nom, en me liant ainsi à jamais à toi. Rappelle-toi le jour où tu m'as planté, où tu m'as extrait du non-être.

Aujourd'hui, loin de toi, je revois tes caresses et ta main qui se posait sur ma tête pour faire naître mille sources de tendresse. Je les revois sans cesse.

Tu m'as chassé, tu m'as puni, tu m'as fermé tes portes. Mais j'espère qu'un jour elles s'ouvriront de nouveau. Je suis loin de toi et pourtant mes yeux ne voient que ton beau visage. Et je m'étonne : comment de ce beau visage peuvent naître une telle colère, de tels actes ? Me chasser, m'éloigner, m'exclure ?

Autour de moi, chacun donne une explication. J'entends dire : « C'est parce que tu as refusé de te prosterner devant Adam. » Mais moi, je déchire ces explications comme du vieux papier. Car elles sont passagères, elles sont mortelles. Toi seul n'a ni début ni fin.

Sache, alors que désormais je suis loin de toi, que si je ne me suis pas prosterné

devant Adam, c'était par amour pour toi, et non par manque de foi. Car je voyais que tu chérissais un nouveau venu, un inconnu. Et je voulais ne me prosterner que devant toi, toi mon amour.

Alors subitement tu étalas un jeu d'échecs, ne m'offrant qu'une seule possibilité de jeu, et tu dis : « Allez, joue ! »

Dis-moi, mon amour, que pouvais-je faire à ce moment-là ? Refuser ton ordre, écarter la seule possibilité du jeu ? Je t'ai écouté, tout en sachant que je me lançais dans la perte. Et cela advint. Tu me fis mat, mat, mat.

Aujourd'hui, dans la perte, je pense encore aux plaisirs et aux joies que tu me fis jadis connaître.

Dis-toi que, si je suis dans le blasphème, ou si je suis dans la foi, tout est tissé par toi, tout est à toi. Je n'ai agi que par amour.

Je ne sais pas si Dieu a répondu à Satan.

**Extrait de *Sur les pas de Rûmi*, Albin Michel, 2006  
avec l'aimable autorisation des auteures  
Texte : Nahal Tajadod  
Illustrations : Federica Matta**



## *COURRIER DES LECTEURS*

Bonjour Dad

Ce qui me gêne chez Heidegger c'est son adhésion qui semble confirmée au nazisme depuis le livre de Victor Farias, *Heidegger et le nazisme* (Verdier 1987).

Je viens de lire une analyse de Sidonie Kellerer, professeure de philosophie à Cologne, dans *Le Monde* du 27 octobre 2017, qui va dans le même sens et relie cette adhésion aux fondements mêmes de la philosophie de Heidegger. Selon elle, le *Dasein* de Heidegger est soit pourvu d'une essence qui lui donne accès à l'Être, soit en est dépourvu. La raison et la logique ne sont que l'échappatoire de ceux qui ne sont pas à la hauteur de l'Être.

Je ne connais pas suffisamment Heidegger pour savoir si cette analyse est correcte. Si oui, elle est contraire à la métapsychique indienne puisque tout être humain est une incarnation de l'Atman-Brahman.

Amitiés

Yves, le 30/10/2017

\*

Mon cher Yves,

La collusion de Heidegger avec le Parti Nazi est bien établie. Il est reconnu qu'il voulait doter le gouvernement de Hitler d'une armature philosophique et qu'il se croyait capable de suppléer à cette lacune.

Mon professeur à Bénarès - aux années 1950 - a écrit le premier livre en langue anglaise sur la philosophie de Heidegger et qui fut publié par l'Université de Bénarès. Je l'ai aidé dans cette tâche en lui lisant la traduction du livre de Alphonse de Vaelhens sur la philosophie de Heidegger. J'allais pendant la matinée du dimanche, pendant des mois, pour lui faire une traduction orale du texte en Français, langue que le bon prof ne connaissait pas. Plus tard pendant son séjour à Harvard, J.L. Mehta a publié un article comparant la philosophie de Heidegger au Vedanta.

Heidegger a raison, à mon avis, de faire sien le constat de Nietzsche, que la philosophie - et j'ajouterai, la théologie en s'y appuyant - a fait l'erreur de prendre sa source dans la raison Socratique, au lieu de continuer sur les traces des pré-Socratiques. Heidegger conclut que la philosophie occidentale a choisi le modèle d'une écriture discursive, au lieu d'une expression réflexive (cf. "Qu'est-ce que la Métaphysique ?" basé sur une conférence faite à des collégiens, après 1945).

Ce qui rebute chez Heidegger, c'est son langage truffé de mots techniques pour expliquer l'Être et l'Étant. A mon avis ce tour de force linguistique provient de la nécessité de trouver un moyen d'expliquer l'existential et sa relation avec la transcendance, au moyen de la raison discursive. Il n'arrive pas à adopter la capacité de ce que Patanjali appelle la "buddhi", qui engendre un savoir "au-dessus" de l'expérience quotidienne. Il ignore - et cela est frappant - Meister Eckhart qui a su, avec une si grande lucidité, dévoiler la connaissance mystique, transcendantale, au sein du langage théologique traditionnel. Mehta pense que le Sein de Heidegger, par rapport au Dasein, et au "seinde" se rapporte au Brahman selon les Mahāvâkhas des Upanishads.

Mais je ne crois plus dans la vertu de la religion comparée. Il est futile de comparer, par exemple, les Upanishads qui fondent une culture, qui maintiennent leur validité pendant des siècles, pour la consolation d'un grand nombre de générations, avec un trait isolé dans l'œuvre d'un philosophe occidental qui demeure limité dans le temps et dans la conscience de quelques spécialistes de la gent académique. Je cherche une comparaison valable, un secours d'accorder l'Inde mystique avec le peu qui reste, quoique caché, du mysticisme Eckhartien, qui est si proche de la Gnose jugée malencontreusement, et si tragiquement pour toute l'Humanité, comme une hérésie. Après de Meister Eckhart, Heidegger fait figure d'une ride que certains prennent pour le Mont Blanc de l'Europe. Lisez, par exemple, Gilles Deleuze, qui, tout en ignorant tout de la pensée Indienne, cherche à expliquer "*le retour éternel*" de Nietzsche sans comprendre que celui-ci a fait sienne, en un langage nouveau, la notion de l'identité de l'être avec l'Un. Deleuze est efficace pour la guérison d'une insomnie chronique, mais non pas pour expliquer Nietzsche. Et Heidegger juge utile de produire deux volumes pour expliquer Nietzsche sans le secours d'une certaine connaissance du métapsychisme indien.

Amicalement vôtre,

Dad, le 30/10/2017

\*

## BIBLIOGRAPHIE

### KANNUDAIYA VALLALAR *OZHIVIL ODUKKAM*

La résorption dans le Soi

traduction française par Patrice Repusseau

InnerQuest 2017

**Kannudaiya Vallalar (« *Qui possède la Connaissance et dont la générosité est sans bornes* ») aurait vécu au XIV<sup>e</sup> ou au XV<sup>e</sup> siècle. Il serait originaire de Sirkazhi, petite ville du Tamil Nadu, où serait né également le grand saint Jnanasambandar, célèbre pour avoir ramené au shivaïsme le roi du Pandyan qui s'était converti au jainisme. Kannudaiya Vallalar a laissé le souvenir d'un éminent chef spirituel ainsi que d'un grand poète et instructeur. Auteur de plusieurs ouvrages, il concilie le Védanta non dualiste et le Shaiva Siddhanta, l'une des branches majeures du shivaïsme non puranique du Tamil Nadu, qui conserve une trace de dualité. Le titre du présent texte, *Ozhivil Odukkam*, peut être traduit par : *La résorption au sein du Soi par l'élimination de la conscience personnelle, l'ego*. Bien loin d'exposer une nouvelle doctrine, il démontre qu'aucune doctrine ne saurait remplacer la réalisation du Soi. Même les textes sacrés peuvent devenir des obstacles si l'on s'accroche aux mots et au mental qui s'en nourrit. Lorsque le sage montre la lune de son doigt, l'ignorant regarde le doigt au lieu de fixer la lune. La résorption dans le Soi suppose l'abandon de l'ego. Si dans le processus de la manifestation, le Soi incarné sous la forme d'un jiva (ou âme séparée) semble suivre le triple processus de l'occultation, de l'initiation puis de la révélation, dans l'Absolu il ne s'est jamais rien passé. Pourquoi cela ? Cela est sans pourquoi !**

\*

Le Soi est libre de toute association dans la plénitude absolue libre de toutes les divisions. (1,12)

La parole ou le mental peuvent-ils appréhender le silence divin, la félicité non-duelle, vierge de toute division qui est [unique et pourtant double]

telle la trompe d'un éléphant ? Si tu le considères avec la pénétration de *jnana* (Gnose), à la façon dont on reconnaît... la lune au doigt pointé dans sa direction, tu deviendras *Shivam* (Dieu ou le Soi). (1, 20)

Ce *Shivam* ne se connaît pas plus lui-même qu'il ne connaît quoi que ce soit en dehors de lui-même... Pour lui, pas de naissance ni de mort. Les cinq opérations divines [création, préservation, destruction, occultation, grâce] ont lieu en sa simple présence. La bienheureuse voix des *Védas* et des *Agamas* (livres sacrés respectifs des védantins et des shivaïtes) ne donne qu'un infime aperçu de sa nature. (1, 24)

Dépourvu de commencement, il existe de toute éternité ; il est immuable et au-delà de tout ; il est infiniment subtil ; il ne croît ni ne décroît ; il est aussi immobile que l'éther à travers lequel l'air se déplace ; sache qu'il est l'absolue plénitude [du Soi]. (1, 25)

La connaissance du *Shiva jnani* (qui connaît le Soi) ne se connaît pas elle-même. (1, 36)

Si le Soi, qui ne connaît ni n'oublie, est considéré comme un objet par ceux qui veulent le connaître, est-ce se leurrer ou est-ce connaître ? Connaître la conscience est simplement demeurer en tant que conscience... (1, 38)

« La conclusion du Védanta, où les première, deuxième et troisième personnes fusionnent en tant que soi-même, où l'on goûte la félicité résultant de l'extinction du moi, et où nul n'est là pour dire : "C'est la félicité", est l'état de libération où il n'y a ni mort ni naissance. » Ainsi parlait [Jnanasambandar], lui qui, sans être instruit, connaissait les *Védas*. (1, 42)

Et maintenant je n'ai plus pour logis que l'étendue omniprésente du Soi. (1, 44)

Le vide immaculé de félicité débordante est comparable à l'état de totale inconscience. Ceux qui ont même transcendé cet état seront semblables aux rayons de la lune argentée [du Soi], en se mouvant dans l'essence au goût d'ambrosie par delà la sphère de la conscience. (1, 50)

Mon fils, l'état de libération est ineffable ; il est par-delà la félicité elle-même. Le définir en termes dualistes est pur jeu du mental. (1, 52)

Ayant réalisé le Soi, ils demeurent en tant que Cela ; pour eux, qui ont perçu la nature de l'ignorance, il n'y a ni connaissance ni absence de connaissance. Si l'on voulait décrire la félicité qui fleurit dans la pure vacuité du Soi, où ils vivent sans vivre, cela reviendrait à tenter de calculer le volume du ciel à l'aide d'une mesure d'une pinte. (2, 90)

Demeure simplement en tant que pure conscience. Ainsi l'illusion ne verra point le jour... si un tel état se produit, tu seras un roi de *jnana*. Qui sera ton égal ? (3, 107)

En conséquence, le seul recours consiste à s'offrir en proie [au Soi], celui qui dévore la conscience [égoïque]. (3, 118)

*Shivam* est la plénitude de la perfection qui demeure en tant que conscience de la conscience elle-même ; en tant que cela qui est absolument sans divisions. (3, 120)

La Réalité suprême n'est pas connue [objectivement], car quand tu deviens pure conscience, puis celui qui est la Source de cette conscience, c'en est fini des deux. (4, 133)

Tu es la conscience qui perçoit, et Je, le Réel, suis la conscience au moyen de laquelle tu perçois. (4, 136)

Quand connaîtront-ils le bonheur, ceux qui ne se résorbent pas au-dedans, mais, au contraire, estimant que ces activités amènent la libération, tourmentent leurs corps de pèlerinages, se baignent dans des réservoirs sacrés et observent des jeûnes certains jours qu'ils jugent fastes ? (5, 138)

Même les *Védas* n'ont aucune idée de la félicité de ceux qui vivent détachés [de tout, y compris de la félicité]. (8, 222)

Le renoncement est vain sans la connaissance véritable... (9, 232)

Le pur état qui advient à l'élimination de l'expérience de cette félicité, lequel est de la nature d'être-conscience-félicité, est l'état dans lequel tu n'es pas. (10, 249)

Sache ceci, ô disciple ! Il faut s'offrir à la consommation de *Shivam*, tout comme on consomme de la nourriture pour soutenir le corps ; puis, après avoir transmué son expérience du monde par l'intermédiaire de la grâce, il faut s'établir dans l'état de *parai* [l'état d'annihilation dans lequel la grâce est éclipsée] ; ensuite, avec l'annihilation de la personnalité, l'ensemble des cinq souillures sera détruit. (10, 250).



# RÂMESHVAR JHÂ

## LA LIBERTÉ DE LA CONSCIENCE

Traduit du sanskrit  
et présenté par David Dubois  
Arfuyen 2017

Issu d'une famille de pieux brahmanes shivaïtes, Râmeshvar Jhâ est né en 1895 dans un petit village du Bihâr, l'une des régions les plus pauvres de l'Inde. Quand je m'y suis rendu dans les années 1980, les trains étaient encore gardés tout le long du trajet par des soldats armés à cause des brigands qui n'hésitaient pas à dévaliser les voyageurs. Mais cette région, qui est celle du Bouddha, est aussi réputée par la qualité de ses brahmanes, ardents dévots de la Déesse : les Jhâ.

Initié dès l'enfance à toutes les sciences sacrées tant par son père que par les maîtres de sa communauté, il devint enseignant lui-même et, à partir de 1933, donna des cours de sanskrit et de Vedânta. Il a laissé la réputation d'un maître sévère, ne supportant pas le mensonge. Son premier disciple, Râmeshvara Joshî, l'invita à s'installer à Bénarès où il devait résider jusqu'à la fin de ses jours.

C'est au Cachemire qu'il rencontra le swâmi Lakshman Joo qui, par un seul regard, lui fit connaître l'éveil immédiat et parfait. La silencieuse transmission de l'esprit du maître à celui du disciple n'est autre que la reconnaissance du Soi universel en soi-même, l'effacement du masque de la personne devant l'Identité suprême (*pûrnatâpratyabhijnâ*). Il est impossible de décrire le foudroiement de la Gnose et c'est pourquoi Thomas dit à Jésus : « *Maître, ma bouche n'osera absolument pas dire à qui tu ressembles* » (Th 13).

Bien que considéré comme un nouvel Abhinavagupta -le grand maître du shivaïsme du Cachemire-, Râmeshvar Jhâ savait faire preuve d'humilité : « *Je ne prends pas de disciple ; personne n'est mon disciple. Ceux qui veulent être disciples, en un instant je leur confère le statut de maître !* » Parole qui n'est pas sans rappeler celle de Jésus à Thomas : « *Je ne suis pas ton maître...* » (Th 13). Après avoir reçu les plus hauts titres universitaires, Râmeshvar Jhâ quitta son corps le 12 décembre 1981 en disant : « *Je demeure dans l'Essence* ».

Écoutez, vous qui êtes mon propre Soi ! Vous qui êtes doués de cœur ! Vous qui avez le cœur vrai !

Nous, les hommes, partageons la même condition et les mêmes tribulations...

Pourtant, si je reconnais ma vraie nature, je suis Shiva lui-même. Et donc, vous êtes moi, moi qui suis toutes choses, moi dont la nature est de créer, de faire subsister, puis de résorber, de cacher cette vérité, puis de la révéler.

Je ne suis donc pas délimité par le moment et le lieu. C'est moi qui les manifeste...

Et c'est pourquoi vous êtes Shiva. En effet, que l'on connaisse tout, ou que l'on connaisse... peu de choses, cela reste la connaissance. Or la connaissance, c'est la conscience, qui est à la fois connaissance et action. Son essence est l'acte "je"...

Ce qui est manifesté par vous est aussi bien manifesté par moi. Et ce qui est manifesté par un autre..., cela se manifeste en vous qui êtes Lumière consciente, Soi de toutes choses...

Et cette manifestation qui est le Soi de tout est notre vraie nature...

Ainsi donc, ceux qui reconnaissent Shiva comme leur vraie nature n'ont plus aucun doute... Je suis le Soi de tous les objets connaissables qui apparaissent. Bien que tout apparaisse, je suis immaculé. Bien que l'univers ne soit rien de plus, je le manifeste comme s'il était quelque chose de plus, en raison de mon désir...

Voilà pourquoi cette doctrine de la liberté absolue est... la seule qui soit si chère au cœur. Bien que ce chemin soit caché en raison de sa nature secrète, les maîtres le manifestent sans cesse comme étant le but ultime...

...quand on a réalisé sa vraie nature, quand on a compris que rien ne peut exister qui ne soit conscience, rien d'autre ne peut se manifester...

Quand on dit "l'univers se manifeste", on dit en fait que "vous vous manifestez". Dire "vous vous manifestez", revient à dire "l'univers se manifeste". Il n'y a donc que notre vraie nature, Lumière consciente qui manifeste toutes choses, manifestation qui est Shiva et notre Soi...

\*

**NISARGADATTA MAHARAJ**  
***ÊTRE RIEN, C'EST ÊTRE TOUT***  
**La quintessence de son enseignement**  
Propos recueillis par Mohan Gaitonde  
Traduit de l'anglais par Karina Bharucha  
Dervy 2015

L'imprévisibilité nous apprend à rester détachés. Rien ne doit pouvoir déranger notre paix et notre tranquillité. (p. 121)

Les sages ne sont rien de moins que *Parabrahman* (l'Ultime Réalité), qui demeure totalement inaffecté, même pendant les dissolutions multiples de l'univers. Un océan est inaffecté par les quelques gouttes qui tombent dedans, par-ci par-là. (p. 230)

*Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre  
devant vous,  
et le Vivant issu du Vivant  
ne verra ni mort ni peur...*

(log. 111)

Dans cette quête de Vérité, j'ai découvert que mon "je" n'avait pas d'existence... Le véritable "Je" était toute l'existence... Avec cette découverte, ma recherche s'est achevée. Ce qui existait n'était pas le "Je", mais *Brahman* (l'Absolu). (p. 121)

Quand Krishna a dit : "Je suis tout", il voulait dire que son sentiment "je suis" est tout. C'est l'expérience de tout le monde. (p. 134)

*Je suis le Tout.  
Le Tout est sorti de moi,  
et le Tout est parvenu à moi.*

(log. 77)

Dans les textes sacrés, des écrivains non autorisés ont rajouté des éléments. La plupart d'entre eux sont des personnes ignorantes... (p. 127)

*Vous annulez la parole de Dieu  
par votre tradition que vous vous êtes transmise.*  
(Mc VII, 13)

Seuls quelques-uns ont le désir intérieur. On ne peut pas le développer extérieurement. Celui qui reçoit la grâce divine du Soi rencontre son propre Sadguru. Au début, il y a *Atmakrupa*, la grâce du Soi, puis *Gurukrupa*, la grâce du guru, et finalement la réalisation du Soi. (p. 136-137)

Nous sommes tous un. Il n'y a pas de différence. Le Principe qui est en vous vous parle par mon biais. (p. 170)

Pourquoi Jésus fut-il crucifié, et pourquoi Mansoor fut-il tué par ses compagnons musulmans ? Seules quelques personnes peuvent patiemment écouter la Vérité, et la digérer. La Vérité ne peut être dite à tout le monde. Les masses sont justement destinées à rester dans l'ignorance. Donc les sages communiquent la connaissance seulement à quelques privilégiés. (p. 223)

*Je vous choisirai un entre mille  
et deux entre dix mille  
et, debout, ils seront Un.*

(log. 23)

Dieu n'a pas créé cet univers. Une forme vivante est la nourriture d'une autre forme vivante. N'est-ce pas cruel ?... Dieu est-il assez cruel pour faire tout cela ? Un tel créateur est soit un idiot, soit un démon. (p. 137)

*Vous avez pour père le diable et vous voulez ce que désire votre père. Il était homicide dès le principe, il ne s'est pas tenu dans la vérité parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Quand il ment il tire de son fonds ce qu'il dit parce qu'il est menteur et père du mensonge.*

(Jn VIII, 44)

Le paradis et l'enfer sont des idées élaborées par les sages pour que les gens se comportent correctement. (p. 138)

Il n'est pas question d'arriver ou de partir. Pas de paradis, pas d'enfer. (p. 166)

*Si ceux qui vous guident vous disent :  
voici, le Royaume est dans le ciel,  
alors les oiseaux du ciel vous devanceront ;  
s'ils vous disent qu'il est dans la mer,  
alors les poissons vous devanceront.*

(log. 3)

Quand le Soi, qui est au-delà de toute émotion et de toute conscience, est réalisé, toutes les choses perdent leur signification et leur importance. (p. 150)

*...lorsque vous verrez vos modèles  
qui au commencement étaient en vous,  
qui ne meurent ni se manifestent,  
ô combien supporterez-vous !*

(log. 84)

Ayant eu quelques visions de Dieu, certaines personnes deviennent des “gurus”. Les illusions ne peuvent pas amener quelqu'un à la Vérité. (p. 161)

Plus que de tromper les autres, ces “gurus” se trompent eux-mêmes. Leur concept le plus cher, c'est qu'ils sont libres de concepts. Chaque “guru” a de nombreux partisans, et le rapport entre les disciples de “gurus” différents est loin d'être amical. (p. 170)

*Si un aveugle guide un aveugle,  
ils tombent tous deux au fond d'une fosse.*

(log. 34)

La taille de notre Terre est si minuscule comparée à l'existence entière. Une petite particule de Sattva sur cette Terre a la conscience qui contient l'existence entière. Que vous faut-il de plus pour croire aux miracles ? (p. 200)

*Il est comparable à un grain de moutarde,  
la plus petite de toutes les semences;  
mais quand il tombe sur la terre travaillée,  
elle donne une grande tige  
qui est un abri pour les oiseaux du ciel.*

(log 20)

Votre être et le monde sont un. Tout comme le soleil et sa lumière, vous êtes le soleil et le monde est votre lumière. (p. 203)

*Il y a de la lumière  
au dedans d'un être lumineux,  
et il illumine le monde entier.*

(log. 24)

\*

**Federica MATTA Nahal TAJADOD**  
***SUR LES PAS DE RÛMI***  
**Préface de Jean-Claude CARRIÈRE**  
Albin Michel 2006

Née à Téhéran en 1960, Nahal Tajadod se rend en France en 1977 pour étudier à l'INALCO où elle obtient un doctorat en chinois. Sa thèse, *Mani, le Bouddha de lumière*, donne pour la première fois la traduction et le commentaire d'un texte manichéen écrit en chinois, véritable catéchisme et seul témoignage rédigé par les manichéens eux-mêmes. Elle travaille depuis sur l'apport iranien à la culture et à la civilisation chinoises. Le bouddhisme, le christianisme, le manichéisme, le zoroastrisme, le judaïsme et l'islam furent, en effet, diffusés en Chine par des missionnaires originaires d'Iran. Issue d'une famille d'érudits iraniens, Nahal Tajadod a été initiée au soufisme dès son enfance. Elle a participé à la traduction de poèmes de Rûmi et a écrit la biographie romancée de ce grand maître du soufisme. Mariée à Jean-Claude Carrière, elle a reçu la grande médaille de la francophonie en 2007.

Federica Matta dessine, peint, sculpte, écrit. Elle crée des lieux de rencontres, des aires de jeu et des espaces de paix. À Santiago du Chili, « La Plaza Brazil », vingt-deux sculptures-jeux ; dans le sud du Chili, « Tren-Tren-Kai-Kai », aire de jeux mythologiques avec les Indiens Mapuche ; à Saint-Nazaire, « Le Voyage de la Sirène » raconte son histoire aux habitants de la ville ; à Vitry-sur-Seine, « La Rencontre de la Lune et du Soleil », mosaïque sur le sol de la cité Balzac ; à la station Parque du métro de Lisbonne au Portugal, « Le Jardin atlantique » ; à Fukuoka au Japon, « Pim Pam Poum » ; à Montpellier, « Le Chemin des fleurs », hommage à Pablo Neruda et Gabriela Mistral ; en Iran, « La Caravane des poètes », œuvres collectives créées avec les enfants d'Ispahan à Téhéran ou encore à Miami, la fresque « Great Wall » en collaboration avec Françoise Schein. Elle expose actuellement à l'Habitation Saint-Étienne à la Martinique « Le Voyage des Imaginaires » qui regroupe sous la devise « Seule la route connaît le chemin » une cinquantaine d'œuvres en hommage à Édouard Glissant et à quelques grands poètes d'occident ou d'orient comme Rûmi ou Attar, dont elle illustre « La Conférence des Oiseaux ». Son prochain ouvrage, qui paraît en mars 2018, est consacré à Édouard Glissant.

## Sauvés du feu par le feu

On oublie souvent que les grands poètes mystiques iraniens des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, qui ont tressé une couronne lyrique et métaphysique unique dans l'histoire des peuples, ont composé, écrit et chanté leurs œuvres sous la menace terrifiante des invasions mongoles qui avançaient rapidement et détruisaient tout. Rûmi, auteur du célèbre *Masnavi*, a dû fuir de place en place jusqu'à Konya, en Anatolie...

S'il faut garder un bien précieux, tout en se hâtant sur les chemins de l'exil, c'est la poésie qui est choisie, cette poésie d'altitude, qui élève l'être, qui appelle à trouver un autre monde dans celui-ci, un monde préservé du sabre et du feu. Un monde auquel les hommes accèdent justement par un autre feu, celui de l'amour, à l'opposé même de la barbarie et du massacre.

C'est ainsi qu'il faut interpréter, je crois les premiers vers, si célèbres, du *Masnavi* de Rûmi, livre hautement vénéré, qu'on appelle le "Coran mystique" : "Écoute le gémissement de la flûte qui se sépare du roseau."

Il faut se séparer, il faut se couper non seulement de l'être aimé (ici, le derviche Shams de Tabriz), mais de tout ce qui a été notre vie jusque-là, notre bien-être, notre chez soi, notre vie calme et sans histoires. Sans cette coupure radicale, sans cette séparation douloureuse, le nouveau feu ne jaillira pas. Nous resterons près de la terre...

À l'intérieur du *Masnavi* de Rûmi, Nahal Tajadod a choisi trente-six contes pour leur qualité véritablement allégorique. Pour nous les présenter, elle a inventé un personnage vraisemblable, un relieur vagabond, qu'elle suit de l'âge de dix-huit ans jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, et qui devient à son insu comme une incarnation du grand poème. Grâce à son personnage, Nahal Tajadod nous entraîne dans la profondeur de Rûmi, elle en épouse l'obscurité, les sinuosités, les éclats. De son côté Federica Matta a pénétré et vivifié ces contes à sa manière, en s'attachant, par le dessin, à suivre les chemins du feu, de l'égarement et de l'esprit...

Deux hommes d'autrefois, deux femmes d'aujourd'hui. Celles-ci viennent de deux planètes lointaines, l'Iran mystique et tourmenté pour Nahal Tajadod, le surréalisme international pour Federica Matta. Grâce à des paroles de feu et d'intelligence qu'un poète lança jadis, elles se rejoignent, elles se touchent, elles se parlent. Ces deux femmes réelles semblent à la fin n'en faire qu'une, comme les deux hommes, le vrai et l'imaginé, n'en faisaient qu'un.

Jean-Claude Carrière

\*

**Nedim GÜRSEL**  
**MIRAGES DU SUD**  
traduit du turc par Marie Davée  
Points 2005

**Né en Turquie en 1951, Nedim Gürsel est directeur de recherches au CNRS et enseignant en université. Il publie des essais critiques sur les littératures turque et française, ainsi que des récits de voyages. Il est notamment l'auteur de nouvelles *Le Dernier Tramway*, *Le Roman du conquérant*, qui a confirmé sa place primordiale parmi les écrivains turcs à vocation internationale. Il a également publié : *Un Turc en Amérique*, *Le Mouvement perpétuel d'Aragon*, *Le Derviche et la Ville*, *Un long été à Istanbul*, *Les Filles d'Allah...***

**De la transe mystique des derviches de Konya aux paysages et paysans de la plaine de Cukurova ; des ruines de Carthage aux derniers nomades des monts Taurus, Nedim Gürsel nous embarque ici dans un périple méditerranéen, évoquant ce mirage qui ne cesse de trembler sous nos yeux : le sud. Mêlant réminiscences lointaines et croquis sur le vif, il compose une superbe mosaïque de peuples et de cultures. Dans *Hallucination à Konya*, il évoque la rencontre extraordinaire entre Rûmi et Chems de Tabriz, qui eut une influence considérable sur le fondateur de l'ordre des derviches tourneurs.**

\*

Chems possédait d'évidence une grande force de persuasion... Capable de répondre à un cheikh qui disait contempler le reflet de la lune dans une bassine pour expliquer la beauté d'Allah d'une manière allégorique : « Aurais-tu un furoncle au cou ? Lève la tête et regarde le ciel ! »...

Abdülbâki Gölpinarlı, qui nous transmet tant de connaissances concernant Chems et Mevlâna, résume ainsi... la relation des deux mystiques qui reposent aujourd'hui à Konya... :

« Lui était un soleil ardent et flamboyant qui refusait d'être caché par un nuage. Il illuminait son entourage d'une lumière brûlante, enflammée. Il a révélé Mevlâna à l'univers. Il était une mer dont on ne peut voir ni la rive, ni le fond, dont les vagues sont blanches d'écume. Celle-ci, débordante, déposa Mevlâna, perle inestimable, sur le rivage ».

(p. 20-21)

\*



**Elif SHAFAK**

***SOUFI, MON AMOUR***

traduit de l'anglais par Dominique Letellier

10/18 Phébus 2016

**Fille de diplomate, Elif Shafak est née à Strasbourg en 1971. Elle a passé son adolescence en Espagne avant de revenir en Turquie. Après des études en *Gender and Women's Studies* et un doctorat en sciences politiques, elle a un temps enseigné aux États-Unis. Elle vit aujourd'hui à Londres. Internationalement reconnue, elle est l'auteure de plusieurs livres, dont *La Bâtarde d'Istanbul*, *Bonbon Palace*, *Lait noir*, *Crime d'honneur* qui a remporté le prix Relay en 2013 et *L'architecte du sultan*. Avec *Soufi, mon amour*, adapté au théâtre par Christine Delmotte, Elif Shafak signe sans doute son meilleur roman. Pour évoquer la figure du grand maître soufi Rûmi, elle invente l'histoire d'une américaine d'aujourd'hui, Ella, engagée comme lectrice par un agent littéraire et qui tombe par hasard sur un manuscrit retraçant la célèbre rencontre entre Rûmi et Shams de Tabriz. Transcendée par cette révélation, elle s'initie au soufisme et à la splendeur de l'amour...**

\*

Quand j'étais enfant,  
je voyais Dieu,  
je voyais les anges ;  
je regardais les mystères des mondes d'en haut et d'en bas.  
Je croyais que tous les hommes voyaient la même chose.  
J'ai fini par comprendre qu'ils ne voyaient pas...  
Shams de Tabriz

*Judas lui dit : Seigneur, comment se fait-il que tu doives te manifester à nous, et non pas au monde ?*

*Jean XIV, 22*

*Seigneur, pourquoi cette lumière visible qui luit pour les hommes apparaît-elle et disparaît-elle ?*

*Livre de Thomas l'Athlète 139, 24*

\*

**C. JULIET, D. STERCKX et C. VIGÉE**

*Etty Hillesum*

« *histoire de la fille qui ne savait pas s'agenouiller* »

Préface de Liliane Hillesum

Arfuyen 2017

Que dire d'Esther Hillesum (dite Etty) sinon que cette étoile filante de la mystique laïque du XX<sup>e</sup> siècle aura, à l'issue de son très court séjour sur terre (1914-1943), trouvé son paradis au sein même du pire enfer jamais imaginé par l'homme, celui de la Shoah. Issue d'une famille juive hollandaise non pratiquante, Etty connaît une enfance heureuse entre son père, professeur de latin-grec, sa mère d'origine russe et ses deux frères dont l'un, Jaap, sera médecin et l'autre, Mischa, un pianiste surdoué. Etty, quant à elle, suit des études de droit. Parallèlement elle donne des cours de russe. En 1937, elle s'installe dans la maison d'un veuf, Han Wegerif, dont elle devient la maîtresse.

En 1941 un Conseil juif, créé par l'occupant nazi, est chargé de recenser les juifs ce qui facilitera d'autant leur déportation. Les 2/3 des juifs hollandais seront ainsi exterminés soit 104 000 sur 140 000. Etty consulte un psychothérapeute jungien, Julius Spier, dont la rencontre est décisive tant sur le plan affectif -il deviendra son amant- que sur celui de la quête intérieure, puisqu'il lui révèle Dieu en elle-même. Persuadée que la haine « *ne nous mènera à rien* », Etty dépasse « *le stade du toi et moi* » pour éprouver un amour universel : « *N'y aurait-il qu'un seul Allemand respectable... son existence enlèverait le droit de déverser votre haine sur un peuple entier* ».

À partir de 1942, Etty assiste le Conseil juif du camp de transit de Westerborck, au nord-est des Pays-Bas. Alors qu'elle aurait pu s'échapper, elle décide de suivre le sort des siens. Déportée avec sa famille à Auschwitz, elle est assassinée le 30 novembre 1943. Les derniers cahiers de son journal disparaissent avec elle. De ce que nous savons d'Etty nous pouvons gager qu'elle aura enfin trouvé son paradis intérieur, celui de la connaissance de son être véritable en cet Absolu que nous nommons Dieu : « *Disciple du Christ à sa manière, sans avoir reçu le baptême. Bouddhiste peut-être, dira-t-on : en vérité au-delà de toute définition dogmatique, comme les circonstances qui l'ont révélée à elle-même étaient au-delà de toute expérience connue* », écrit sa petite cousine Liliane Hillesum.

La présente publication nous donne quelques extraits commentés de son journal publié pour la première fois aux Pays-Bas en 1981 sous le titre *Une vie bouleversée*.

\*

La force essentielle consiste à sentir au fond de soi, jusqu'à la fin, que la vie a un sens, qu'elle est belle.

Là où l'on est, être présent à cent pour cent. Mon "faire" consistera à "être".

*La voie c'est ta vie quotidienne.* (Nan Chuan)

*Qu'est le bonheur absolu si ce n'est votre propre être.*

(Ramana Maharshi )

Désormais libre, je ne veux rien posséder, désormais tout m'appartient et ma richesse intérieure est immense.

*Si vous ne jeûnez pas au monde, vous ne trouverez pas le Royaume.*

(log. 41)

Je veux pénétrer le mystère de la vie, je devrais dire plutôt : mon mystère, ou mieux encore : le mystère devant lequel je suis placée... Vivre totalement au dehors comme au-dedans, ne rien sacrifier de la réalité extérieure à la vie intérieure, pas plus que l'inverse, voilà une tâche exaltante... C'est ici et maintenant, en ce lieu, dans ce monde, que je dois trouver la clarté, la paix et l'équilibre.

*Le Royaume, il est le dedans et il est le dehors de vous.* (log. 3)

Il y a en moi un puits très profond. Et dans ce puits, il y a Dieu.

*Il y en a beaucoup autour du puits, mais personne dans le puits.*

(log. 74)

Donne-moi un peu moins de pensée.

*Être libre de pensées, c'est le seul état réel.* (Ramana Maharshi)

Je ne veux rien être de spécial. Je veux seulement tenter de devenir celle qui est déjà en moi, mais cherche encore son plein épanouissement.

*Sois ce que tu es.* (Ramana Maharshi)

Il y a en moi de temps en temps une profonde aspiration à m'agenouiller, les mains sur le visage, et à trouver ainsi une paix profonde, en me mettant à l'écoute d'une source cachée au plus profond de moi-même.

*Ne crie vers Dieu, la source est en toi.* (Angelus Silesius I, 55)

Ô Seigneur, fais jaillir le plus petit acte d'un grand foyer central de disponibilité et d'amour.

*Mon cœur est le foyer de Dieu. (Angelus Silesius I, 68)*

La seule vraie certitude touchant notre vie et nos actes ne peut venir que des sources qui jaillissent au fond de nous-mêmes.

*Tu as bu, tu t'es enivré à la source bouillonnante que moi, j'ai mesurée. (log. 13)*

Je vais t'aider, mon Dieu, à ne pas t'éteindre en moi... Une chose... m'apparaît de plus en plus claire : ce n'est pas toi qui peux nous aider, mais nous qui pouvons t'aider : et ce faisant nous nous aidons nous-mêmes... Il m'apparaît de plus en plus clairement à chaque pulsation de mon cœur que tu ne peux pas nous aider, mais que c'est à nous de t'aider et de défendre jusqu'au bout la demeure qui t'abrite en nous.

*Prenons soin du Soi qui est la réalité dans le Cœur.*

(Ramana Maharshi)

*Dieu ne vit pas sans moi... Dieu ne peut rien sans moi.*

(Angelus Silesius I, 8 ; 96)

Se garder de suspendre au jour présent, comme autant de poids, les angoisses que m'inspire l'avenir.

*À chaque jour suffit sa peine. (Mt VI, 34)*

La seule chose qui compte : un peu de toi en nous, mon Dieu... Peut-être pourrons-nous aussi contribuer à te mettre au jour dans les cœurs martyrisés des autres.

*Aime ton frère comme ton âme. (log. 25)*

Quand on a commencé de faire route avec Dieu, on poursuit tout simplement son chemin, la vie n'est plus qu'une longue marche... Une fois que cet amour de l'humanité a commencé à s'épanouir en vous, il croît à l'infini.

*Seigneur, je vais vers Toi, c'est Toi seul que je veux :*

*Ta compassion pour moi est infinie, je sais. (Kabîr)*

*Soyez passants. (log. 42)*

Les maisons sont toutes semblables et l'on devrait pouvoir faire de chacune d'elles un sanctuaire pour toi mon Dieu.

*Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. (Jn XIV, 2)*

Je suis une de tes élues, mon Dieu... Je te suis reconnaissante, mon Dieu, d'avoir choisi mon cœur, en cette époque, pour lui faire subir tout ce qu'il a subi... Je sens à présent tout le poids que tu m'as donné à porter, mon Dieu. Tant de beauté et tant d'épreuves. Et toujours, dès que je me montrais prête à les affronter, les épreuves se

sont changées en beauté... Tant souffrir et tant aimer !

*Heureux celui qui a connu l'épreuve : il a trouvé la Vie. (log. 58)*

*Heureux sont-ils, ceux que l'on a persécutés dans leur cœur. (log. 69)*

Je poursuis un dialogue extravagant... avec ce qu'il y a de plus profond en moi et que, pour plus de commodité, j'appelle Dieu... je me recueille moi-même. Et ce "*moi-même*", cette couche la plus profonde et la plus riche en moi où je me recueille, je l'appelle Dieu.

*Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus et vous saurez que c'est vous les fils du Père le Vivant. (log. 3)*

Dire que l'on a en soi assez d'amour pour pardonner à Dieu...

*Si Dieu ne voulait pas me mener plus haut que Dieu, je veux l'y contraindre simplement par l'amour. (Angelus Silesius I, 16)*

Quand je dis que j'écoute "au-dedans", en réalité, c'est plutôt Dieu en moi qui est à l'écoute : ce qu'il y a de plus essentiel et de plus profond en moi écoute l'essence et la profondeur de l'autre. Dieu écoute Dieu...

*J'ai vu mon Seigneur avec l'œil du cœur, et Lui dis : "Qui es-Tu ?" Il me dit "Toi !" (Hallâj, Dîwân M. X)*

*L'âme n'aime pas comme une créature d'un amour créé. Cet amour en elle est divin, incréé, car c'est l'amour de Dieu qui passe à travers elle. Dieu seul est capable d'aimer Dieu. (S. Weil, La Pesanteur et la Grâce)*

Je porte en moi la terre et je porte le ciel. Et que l'enfer soit une invention des hommes m'apparaît avec une évidence totale. Je ne vivrai plus jamais mon enfer personnel... mais je puis vivre très intensément l'enfer des autres.

*Le paradis et l'enfer sont des idées élaborées par les sages...*

(Nisargadatta)

L'on fera bien de se concentrer sur l'essentiel. Chaque jour vous dépouille d'un peu de médiocrité.

*Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière. (log. 61)*

*Cherchez d'abord le Royaume et tout le reste vous sera donné de surcroît.*

(Mt VI, 33)

Quand on s'efforce désormais de laisser libre de tout obstacle ce chemin qui mène à Dieu (et cela, on l'obtient par un travail intérieur sur soi-même), alors on se retrempe constamment à cette source et l'on n'a plus à redouter de dépenser trop de forces.

*Que celui qui cherche ne cesse de chercher. (log. 2)*

De plus en plus de souhaits, de désirs, de liens affectifs se détachent de moi : je suis prête à tout accepter, tout lieu de la terre où il plaira à Dieu de m'envoyer, prête à témoigner à travers toutes les situations et jusqu'à la mort de la beauté et du sens de cette vie : si elle est devenue ce qu'elle est, ce n'est pas le fait de Dieu, mais le nôtre... Il faut devenir aussi simple et aussi muet que le blé qui pousse ou la pluie qui tombe. Il faut se contenter d'être.

*Ne vous souciez pas, du matin au soir et du soir au matin, de ce que vous revêtirez. (log. 36)*

Les gens ne veulent pas l'admettre : un moment vient où l'on ne peut plus agir, il faut se contenter d'être et d'accepter... Mais on ne peut le faire que pour soi, jamais pour les autres... Je ne puis rien faire, je ne puis qu'assumer et souffrir. C'est toute ma force et c'est une très grande force.

*Qu'aurais-je donc pu faire ? Je n'ai jamais rien fait ! (Kabîr)*

*Soyez heureux quand on vous hait, qu'on vous persécute, et on ne trouvera nul lieu à l'endroit même où l'on vous a persécutés ! (log. 68)*

Je trouve la vie belle et je me sens libre. En moi des cieux se déploient aussi vastes que le firmament... Partout où s'étend le ciel, on est chez soi. En tout lieu sur cette terre, on est chez soi lorsqu'on porte tout en soi.

*Ô jour lève-toi, les atomes dansent,  
Les âmes, de joie, sans tête ni pieds, dansent.  
Celui pour qui dansent le firmament et l'atmosphère,  
A l'oreille, je te dirai où le mène cette danse. (Rûmî)*

*Je suis le Tout. (log. 77)*

\*

**Hermann HESSE**  
***LA FOI TELLE QUE JE L'ENTENDS***

traduit de l'allemand par  
Philippe Giraudon et Jean-Yves Masson  
**La Coopérative 2017**

**Toute sa vie, Hermann Hesse (1877-1962), prix Nobel de littérature en 1946, n'a cessé d'évoquer sa quête spirituelle non seulement dans ses romans et ses nouvelles, mais aussi à travers ses articles et ses conférences, dans ses poèmes (dont certains ont été mis en musique par Richard Strauss), ainsi que dans sa correspondance. Ce qu'il refuse, en tout cas, c'est le conformisme quel qu'il soit « catholique, luthérien, communiste ou autre », écrit-il à Gide en 1951.**

**Ce sont ces prises de position publiques ou privées que Siegfried Unseld, qui fut son ami, son éditeur et l'un des meilleurs connaisseurs de son œuvre, a entrepris de réunir dans le présent livre, quelques années après la mort de Hermann Hesse. Cet ouvrage capital, qui éclaire et complète l'œuvre romanesque, n'avait encore jamais été traduit en français.**

**On y découvre un précurseur de l'étude des spiritualités orientales, guettant la parution des traductions qui permirent enfin au public allemand de les découvrir et décelant dans la curiosité nouvelle pour les sages asiatiques le signe d'un très profond besoin de renouvellement : « La lumière qui vient d'Orient, écrit-il, et surtout la sagesse de l'Inde, est beaucoup plus compatible avec la doctrine authentique du Christ que ne veulent bien le reconnaître les prêtres ».**

**Élevé dans une foi protestante d'inspiration piétiste, attaché au message chrétien, admirateur d'un saint François d'Assise tout en étant profondément imprégné par le bouddhisme ou par le taoïsme, Hesse cherche un point de convergence entre les grands courants spirituels afin de répondre à la perte des valeurs qui secoue l'Occident. S'il est vrai que la crise du monde moderne n'a fait que s'accroître depuis lors, son message est, plus que jamais, actuel.**

Rien au monde n'est pour moi objet de conviction aussi profonde, nulle idée ne m'est aussi sacrée que celle d'unité, l'idée que la totalité du monde est une unité divine et que toute la souffrance, tout le mal ne consistent qu'en ceci que nous autres individus, nous ne nous éprouvons plus comme des parties indissolubles du Tout, que le Moi s'accorde à lui-même trop d'importance. (p. 23)

L'unité que je vénère derrière la pluralité n'est pas une unité ennuyeuse, grise, intellectuelle, théorique. Elle est la vie même, emplie de jeux, de douleurs, de rires. Elle a trouvé sa représentation dans la danse du dieu Shiva qui en dansant fait voler en éclats le monde... Tu peux entrer en elle à tout moment, elle t'appartient dès l'instant où tu ne connais ni temps, ni espace, ni savoir, ni ignorance,... où par l'amour et le don de toi-même tu participes de tous les dieux, de tous les hommes, de tous les mondes, de toutes les époques. (p. 24)

Je voudrais sans cesse attirer l'attention... sur la bienheureuse diversité bigarrée du monde, et non moins constamment rappeler qu'une unité fonde cette diversité ; je voudrais sans cesse montrer que beau et laid, péché et sainteté ne sont jamais que provisoirement des contraires, qu'ils se fondent continuellement l'un dans l'autre. (p. 24)

...une partie des anciennes doctrines et religions orientales ont pour fondement l'immémoriale pensée de l'unité. La multiplicité des aspects du monde, le jeu riche et chamarré de la vie sous ses mille formes s'y trouvent rapportées à l'Un divin qui fonde ce jeu. (p. 26)

Auprès de l'idée que l'Européen moyen a de la philosophie chinoise, Lao-Tseu apparaît à un regard superficiel presque comme non-chinois dans sa vivacité. De façon tout à fait convaincante, le traducteur le compare directement à Jésus... Lao-Tseu ne doit pas remplacer pour nous le Nouveau Testament, mais il doit nous montrer qu'une pensée analogue a grandi sous un autre ciel et en des temps plus anciens...(p. 50-53)

... ce n'est que quand celui qui s'éveille du rêve de la vie illusoire se connaît pour éternel et indestructible, en tant qu'esprit de l'esprit, en tant qu'Atman, qu'il devient spectateur passif de la vie et qu'il peut à son gré faire ou ne pas faire, jouir ou se priver, sans que son moi en soit encore touché. Son moi s'est transformé en Soi. (p. 85)

...il me semble que rien ne sera aussi important et aussi réconfortant pour les hommes, dans leur effort vers la vérité, que de percevoir qu'il y a, sous la division de l'humanité en races, en couleurs de peau, en langues et en cultures, une unité, qu'il n'existe pas différentes sortes d'hommes et d'esprits, mais une seule humanité, un seul esprit. (p. 86)

Si l'on ne prend pas les sentences du Nouveau Testament comme des commandements, mais comme l'expression d'une connaissance extraordinairement profonde des secrets de notre âme, il apparaît que la parole la plus sage jamais



prononcée, la quintessence de tout art de vivre et de toute initiation au bonheur, est cette formule : "Aime ton prochain comme toi-même"... Et l'on peut, si l'on veut, la tourner du côté de la pensée indienne et l'interpréter ainsi : "Aime ton prochain, car il est toi-même !" - une version chrétienne du *tat twam asi*. (p. 125)

...on ne peut s'élever un tant soit peu au-dessus de la douleur et de l'inquiétude qu'à travers un « éveil » intérieur, en comprenant ou plutôt en faisant l'expérience que le monde des sens et les événements extérieurs sont irréels et inessentiels, et que nous ne pouvons nous sauver ni en nous consacrant aux enfantillages et aux soucis de la vie, ni en nous détournant par l'ascèse mais uniquement en accédant, par une expérience accessible en tout temps, à la compréhension de l'unité de Dieu derrière le voile chatoyant des processus vitaux. (p. 129)

Je pense que nous sommes environnés en permanence par la grâce, ou le tao, ou tout autre nom qu'on veuille lui donner ; elle est la lumière, elle est Dieu lui-même, et si nous nous ouvrons un instant, elle entre en nous, que nous soyons un enfant ou un sage. (p. 141)

...je considère le monde actuel comme un asile d'aliénés et comme une mauvaise pièce à sensation, et mon écœurement est souvent sans borne, mais j'ai ce sentiment, comme devant un fou ou un ivrogne : combien ils auront honte, si jamais il reviennent à eux un jour ! (p. 142)

...il existe un autre moi, caché dans le premier moi, mêlé à lui, mais qu'il ne faut surtout pas confondre avec lui. Ce second moi, ce moi sacré, supérieur (l'Atman des Indiens, qu'ils assimilent au Brahman) n'est pas personnel, il est la parcelle en nous de Dieu, de la vie, du Tout, de la réalité dominant et transcendant l'élément personnel. (p. 146)

Il y a une table, une chaise, un pain, un vin, un père, une mère, et pourtant ils changent de nom dans chaque peuple et chaque culture. Il en va de même de Dieu, de la piété, de la foi. Grecs et Perses, Indiens et Chinois, chrétiens et bouddhistes, tous veulent dire la même chose, ils espèrent, désirent et croient la même chose, simplement ils lui donnent d'autres noms que nous. (p. 164)

## À PROPOS DE SIDDHARTHA

Convaincu que « la lumière vient d'Orient », Hermann Hesse entreprend la rédaction d'une « fiction indienne » sous le titre de Siddhartha dont la première partie, dédiée à Romain Rolland, paraît en juillet 1921. Mais Hesse est en manque d'inspiration : « Ma grande fiction indienne n'est pas achevée et peut-être ne le sera-t-elle jamais ! Je la laisse de côté parce qu'il faudrait y montrer une part d'évolution que je n'ai pas moi-même vécue jusqu'au bout. » Il lui faudra faire appel à Jung pour une psychanalyse qui lui permettra de trouver en lui cet « espace dans lequel nous trouvons la voix de Dieu. »

Siddhartha est un jeune brahmane qui choisit de devenir ermite avec son ami Govinda pour se consacrer à la réalisation du Soi (*Âtman*). Cette fable indienne se passe au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère puisque Hesse imagine une rencontre entre Siddhartha et le Bouddha historique, Siddhartha Gotama. Ni la fréquentation des renonçants (*sannyâsin*), ni la lecture des Védas, ni l'enseignement du Bouddha -dont Govinda décide de suivre la voie- ne permettent à Siddhartha de trouver le Soi : « Je crois bien que cette chose que nous nommons *apprendre* n'existe pas. Il n'y a qu'un savoir, et qui est partout, c'est l'Âtman, qui est en moi, en toi. » Le secret est en soi, c'est sa propre voix intérieure qu'il faut écouter, non celle d'un maître extérieur : « C'est de moi seul que j'apprendrai, c'est par moi que je saurai le mystère qu'est Siddhartha. » L'Éveil ne peut être que le fruit d'une quête intérieure, non d'une doctrine ou d'un livre. Il n'y a rien à apprendre sinon à désapprendre : « Je vais continuer mes pérégrinations... non pas pour chercher une autre doctrine, une doctrine meilleure, car je sais qu'il n'y en a point ; mais pour m'éloigner de toutes les doctrines et de tous les maîtres, et seul, atteindre mon but ou mourir. »

La vie n'est pas un long fleuve tranquille, et celle du chercheur connaît bien des aléas. L'ascète lui-même peut être ébloui par la beauté de la femme et celle-ci prend la forme de Kamala (dont le nom signifie Lotus en sanskrit). D'abord décrite comme une courtisane, Kamala détourne Siddhartha de son ascèse pour le faire plonger dans le monde des plaisirs et de l'argent. Elle est l'image de la Maya, de la grande tentatrice, de la femme fatale mais en même temps elle est l'éternelle dispensatrice de l'amour sous toutes ses formes. En tant qu'apparition physique, elle n'est qu'un épisode passager mais nécessaire des expériences de Siddhartha.

Lorsqu'il renonce à nouveau au monde et à ses tentations, Siddhartha, toujours insatisfait, se rend compte qu'il est resté un pèlerin, un « errant chérubinique ». Les écarts de sa vie n'ont été que de vaines tribulations qui l'ont détourné de l'essentiel (l'Essence). Après s'être laissé séduire par les sirènes de l'occultation, il entend à nouveau « cet oiseau qui chantait autrefois dans sa poitrine et qui n'est pas mort ».

Toutefois toutes ces épreuves n'auront pas été inutiles. Siddhartha trouve son maître auprès d'un simple passeur, Vasudeva, qui lui apprend à passer d'une rive à l'autre du long fleuve tranquille de la voie. À l'écoute quotidienne du fleuve, Siddhartha découvre l'Unité de toutes choses derrière la multiplicité des apparences. Que dire d'autre de l'Éveil inégalable et parfait, sinon qu'aucune parole ne saurait l'exprimer ? La Vérité ne se prouve pas, elle s'éprouve. De l'Absolu, l'Âtman-Brahman, on peut seulement dire ce qu'il n'est pas, non ce qu'il est : *neti neti*, ni ceci, ni cela.

L'homme est un animal social. Il lui est difficile de trouver la solitude que ce soit en vivant dans le monde ou en tentant de le fuir. D'ailleurs, c'est Siddhartha qui accède à la réalisation et non son condisciple Govinda qui, lui, est resté dans la voie stricte de l'ascèse loin du monde. Mais le monde est le lieu nécessaire de toutes les expériences : « Le monde, ami Govinda, n'est pas une chose imparfaite ou en voie de perfection, lente à se produire : non, c'est une chose parfaite et à n'importe quel moment. » La vraie solitude consiste non pas à se retirer du monde mais à « faire le deux Un. » « Heureux celui qui a connu l'épreuve, dit Jésus, il a trouvé la Vie. »

Tout est là, mais comme l'esprit souffle où il veut, tout est là-bas aussi. *Spiritus ubi vult spirat*. Ramana Maharshi a tout quitté pour se rendre en un lieu inconnu. Pour lui le nom d'Arunachala résonnait comme celui de la Montagne sacrée qui devait devenir son guru. C'est donc que ce lieu-là exerçait sur lui un pouvoir d'attraction mystérieux et quasi magique. Ramana Maharshi n'a ensuite plus quitté Arunachala alors que certains de ses disciples comme Poonja ont parcouru l'Inde toute leur vie. Ma Ananda Moyi n'a cessé de sillonner l'Inde alors que son disciple français Vijayananda a peu bougé de sa retraite indienne, sauf pour être enterré à Paris. La mythologie de l'Inde est pleine de légendes de toutes sortes d'ascètes : certains restent immobiles pendant des siècles tandis que d'autres ne peuvent rester en place plus de cinq minutes. À chacun de trouver sa voie. Le Bouddha qui enseignait la voie du juste milieu a passé son existence terrestre à parcourir son pays. Et chez les soufis, Jésus a été surnommé « le Grand Voyageur ».

On ne peut jamais être sûr de rien sur le plan de l'existence mondaine. Tant que nous sommes sur cette terre, nous sommes toujours plus ou moins liés par nos *vasanas* (tendances mentales latentes), même en les combattant par la méditation, la lecture, la recherche... Il y a toujours des pulsions derrière les maux, du mental derrière les mots... « Les paroles servent mal le sens mystérieux des choses... ». Vouloir fuir le samsâra (le monde phénoménal) en espérant ainsi atteindre le Nirvâna, c'est encore une illusion : « ...le monde en lui-même, ce qui existe en nous et autour de nous, n'est jamais unilatéral. »

Ce qui est sûr, c'est qu'au moment de la révélation du Soi, toutes les questions tombent d'elles-mêmes. La quête de moi-même aboutit à l'abandon du moi. Le Soi a toujours été là, il est toujours là, toutes nos expériences n'ont été que de petites épreuves, la plupart de nos croyances ont été illusoire. Même croire au paradis est un enfer. Et

c'est le même Soi qui habite tous les êtres. La vie passe comme un rêve. Au moment de la révélation comme au moment de la mort, toute la vie défile comme un bon ou un mauvais rêve, mais un rêve tout de même... Ce à quoi l'on s'accrochait tant perd toute consistance et toute importance... Qui suis-je ? Au moment où se révèle le Soi, je connais simultanément que Je suis Jésus, Bouddha, Krishna... Il ne reste plus que ce Je qui lui aussi est appelé à disparaître par-delà la conscience d'être... C'est alors la Joie sans objet... la plénitude du divin, de l'Absolu qui habite en chacun... l'éternel présent au-delà du temps qui passe... la musique des sphères, le son silencieux du Om, du Verbe sans paroles... « J'étais un trésor caché... » Je redécouvre ce trésor que je n'ai jamais cessé d'être, que je suis depuis toujours...

Lorsque Siddhartha réalise le message de sa voix intérieure, il saisit la Voie. Toutes les misères de la vie le ramènent à cet état d'innocence de l'enfance. Tous les visages de son existence se confondent avec son visage originel, son visage d'avant la naissance. Il fait siennes les peines et les joies de tous. Il s'abandonne au fleuve de la Vie, par delà le temps et l'espace : « Le Temps n'est pas une réalité... Et si le Temps n'est pas une réalité, l'espace qui semble exister entre le Monde et l'Éternité, entre la Souffrance et la Félicité, entre le Bien et le Mal, n'est qu'une illusion. »

En fin de compte, seule compte l'expérience propre, non les livres, ni même l'enseignement extérieur des maîtres : « La sagesse ne se communique pas. La sagesse qu'un sage cherche à communiquer a toujours un air de folie... Le Savoir peut se communiquer, mais pas la Sagesse... » La nature est le guide dont chacun doit être à l'écoute attentive... Écouter son cœur plutôt que les plus beaux discours : « Les paroles servent mal le sens mystérieux des choses. » Écouter son cœur, c'est aussi le laisser se fondre dans le Cœur universel... C'est la Voie du Zen ou du Tao, dont Hermann disait se sentir le plus proche.

Romain Rolland, admirateur et ami d'Hermann Hesse, écrit dans son Journal en date d'avril 1923 : « *Siddhartha* de Hermann Hesse... est une des œuvres les plus profondes qu'un écrivain européen ait composées sur la pensée hindoue. » Il ajoute que les dernières pages du roman peuvent « s'ajouter au trésor de la sagesse hindoue : car elles ne se contentent pas de la paraphraser, elles la complètent. » Sensible à cet hommage, Hesse lui répond en décembre : « En mon tréfonds, je suis un *samana* (ascète), et j'appartiens à la forêt... Je sens que j'y ai formulé un certain idéal indoméditatif nouveau pour notre temps. » Le succès mondial de *Siddhartha* permet de penser qu'Hermann Hesse a su ressentir et exprimer une aspiration profonde de l'homme, retrouver son être intérieur derrière le malaise de la civilisation. Mais le réveil des consciences d'une partie de la jeunesse européenne ne suffira pas à éviter une nouvelle poussée de fièvre maligne, celle de l'occultation et des horreurs du nazisme.

**Hermann Hesse, *Romans et nouvelles*, La Pochothèque, Le Livre de poche, 1999**

**Pâcome THIELLEMENT**  
**LA VICTOIRE DES SANS ROI**  
**Révolution gnostique**  
PUF 2017

**Figure culte de la culture contemporaine, écrivain, vidéaste, chroniqueur dans *Mauvais Genre* sur France culture, Pâcome Thiellement est l'auteur de nombreux livres sur la pop music, le cinéma, la littérature ou la télévision, accueillis avidement par une société de plus en plus grande de fans, lecteurs et complices...**

C'est en ces termes qu'est présenté en quatrième de couverture Pâcome Thiellement dont nous avons évoqué lors du séminaire de décembre 2017 le dernier ouvrage, *La victoire des Sans Roi* (comme s'appelaient eux-mêmes certains des premiers gnostiques), consacré à la gnose ou plutôt au gnosticisme d'hier et d'aujourd'hui. « *Selon moi, dit l'auteur dans une interview, les gnostiques sont les meilleurs instructeurs de questions qu'on se pose adolescent. Ils apportent la possibilité de concevoir d'autres dimensions à la vie que celle de cette prison infernale qui nous est promise : travail, famille, patrie. L'Église a opéré un rapt sur ces questions fondamentales tournant autour de la Divinité, la spiritualité. Les gnostiques les restituent à chacun* » (Nemo, 29 août 2017).

Au commencement était la gnose, dit Pâcome Thiellement, auquel notre sympathie est d'autant plus acquise qu'il fonde son étude sur les écrits de Nag Hammadi découverts en 1945 en Égypte et notamment sur l'*Évangile selon Thomas*, qu'il cite en exergue de chacun des chapitres de son étude. Pâcome Thiellement relève justement l'absence de continuité entre les paroles de Jésus et les dogmes de l'Église paulinienne : « *Il n'y a qu'une seule planche de salut pour les chrétiens : l'Église. Et celle-ci s'est octroyée le copyright de la rédemption, à partir d'une main basse pure et simple sur l'image de Jésus* » (p. 45). Il saisit nettement l'absurdité de la doctrine de la résurrection du corps : « *Quand nous ressusciterons d'entre les morts, nous reviendrons en zombies* » (p. 22). Il insiste sur le sens de la résurrection

gnostique dès cette vie telle qu'elle est développée par exemple dans l'*Évangile selon Philippe* et qu'il met en parallèle avec la délivrance (moksha) de l'hindouisme ou du bouddhisme : « *Ceux qui disent que le Seigneur est mort d'abord et qu'Il est ressuscité ensuite se trompent, car Il est d'abord ressuscité, Il est mort ensuite* » (p.161). Le Dieu des gnostiques est aux antipodes de ce mélange de Père fouettard et de père Noël que nous a légué le christianisme : « *Dieu est le pire ennemi de Jésus et Jésus est le pire ennemi de Dieu* » (p. 29). Dieu, le vrai Dieu, est indéfinissable : « *Basilide désigne la véritable divinité par l'expression "Le Dieu qui n'est pas"* » (p. 61).

Pâcome Thiellement montre bien à quel point l'Église a besoin d'un adversaire pour s'affirmer et à quel point l'existence du mal est une nécessité pour les chrétiens : « *L'existence du mal s'explique également par sa nécessité dans le 'projet' de l'Église. Sans la présence du mal, il n'y aurait aucune nécessité à recourir à cette dernière.... L'Église n'a pas seulement besoin du mal ; elle a également besoin des hérétiques* » (p. 41-42). Il semble tout près de la métanoïa lorsqu'il précise que le royaume qu'annonce Jésus ne se situe ni dans le temps ni dans l'espace : « *Le Royaume n'est ni un territoire à conquérir ni un événement futur à attendre, c'est un changement d'état* » (p. 54).

L'auteur démontre non sans finesse que ce courant gnostique n'a jamais cessé de couler malgré les vicissitudes de l'histoire. Il le découvre à juste titre dans l'islam soufi, par exemple chez Rûmi : « *Si tu es à la recherche de la demeure de l'âme, tu es une âme. Si tu es en quête d'un morceau de pain, tu es du pain. Si tu peux saisir le secret de cette subtilité, tu comprendras : Chaque chose que tu recherches, c'est cela que tu es* » ; « *Un amour est venu qui a éclipsé tous les amours. Je me suis consumé, et mes cendres sont devenues vie. De nouveau, mes cendres, par désir de brûlure, sont revenues et ont revêtu mille nouveaux visages* » (p. 75-148). Cette gnose des fidèles d'amour, de la fusion du deux dans l'un au sein de la chambre nuptiale, Pacôme Thiellement la retrouve en occident : « *Après la croisade des Albigeois au XIII<sup>e</sup> siècle, l'Église de Pierre pensait s'être débarrassée définitivement de l'esprit de Jésus. À nouveau, elle se trompait* » (p. 74).

Pacôme Thiellement réussit sans surprise à relier les écrits gnostiques avec ceux de William Blake, Jung, Freud, Alfred Jarry, Gilbert-Lecomte, Daumal ou Simone Weil : « *Avec René Daumal et Roger Gilbert-Lecomte, Simone Weil est sans doute la première grande Sans Roi moderne et la dernière avant la découverte des textes de Nag Hammadi. Non seulement Weil aura retrouvé par elle-même la totalité de l'expérience dont on peut voir les éléments éparpillés dans l'ensemble des idées attribuées aux dissidents du christianisme, mais elle aura explicitement évoquée cette affiliation...* » (p. 104-105). Simone Weil est l'une des rares à avoir pressenti l'obscurité voulue qui entache les origines du christianisme : « *Il y a une quasi-certitude. écrite dans sa Lettre à un religieux... C'est qu'on a voulu nous cacher quelque chose ; et on y a réussi. Ce n'est pas par hasard qu'il y a tant de textes détruits, tant de ténèbres*

*sur une partie si essentielle de l'histoire. Les historiens nous sont parvenus avec de grands trous. Il ne reste rien des gnostiques, et peu de choses des écrits chrétiens des premiers siècles » (p.108-109).*

Pacôme Thiellement est, à notre sens, moins convaincant lorsqu'il tente de trouver une source gnostique aux romans de science-fiction d'un Philip K. Dick et à ses visites d'entités plasmiques ainsi qu'aux courants de la culture populaire, des Beatles aux séries américaines : *« J'ai découvert les gnostiques à travers diverses recherches. Relisant Philip K. Dick, je voyais qu'il parlait régulièrement des écrits gnostiques et des textes de Nag Hammadi. J'avais aussi, à l'occasion de l'écriture d'un portrait de John Lennon, noté alors que lui aussi parle des gnostiques, qu'il associe aux Soufis et aux Bouddhistes Zen. Je me suis alors plongé dans les écrits gnostiques et ai constaté que tout ce qui m'intéresse converge vers cette source, notamment les œuvres de la culture populaire. Ce que j'y trouvais, mais également ce que je trouvais dans la poésie, tout cela pouvait être rattaché aux intuitions fondamentales des écrits gnostiques et de la façon dont ils avaient interprété Jésus. Pourtant, le christianisme ayant dès l'origine été très centralisé, les gnostiques n'ont pas pu avoir de place en son sein. Ils ont été persécutés et massacrés » (Nemo, 29 août 2017).*

Il manque toutefois à Pacôme Thiellement le support de la métaphysique pour accéder à la « source bouillonnante » évoquée et mesurée par Jésus au logion 13 de l'Évangile selon Thomas. Pacôme Thiellement fait ainsi, sans s'y attacher outre mesure, une simple allusion à la *théologie négative* incarnée par Maître Eckhart ou Angelus Silesius -d'ailleurs fort mal comprise puisqu'il ne retient que l'idée surprenante « *d'une divinité plus petite et plus faible que l'homme* »- (p. 75). Il semble ignorer totalement le quiétisme de Fénelon et de Madame Guyon, *La Philosophie éternelle* d'un Aldous Huxley, le *Siddhartha* d'un Hermann Hesse, *L'Œuvre au Noir* d'une Marguerite Yourcenar, *La Tentation d'exister* d'un Cioran, *Les gnostiques* d'un Jacques Lacarrière ou d'un Serge Hutin. Il mésestime les travaux de référence d'un René Guénon sur la métaphysique universelle (sauf à y voir très curieusement une « *lecture très subjective, presque "punk"* » de la pensée orientale p. 102) et occulte l'œuvre considérable d'un Émile Gillibert sur l'Évangile de Thomas. Même sur le plan poétique qu'il privilégie, les poèmes de Malcolm de Chazal, Roberto Juarroz, Fernando Pessoa ou encore sur le plan artistique les fresques de Federica Matta sont bien plus imprégnés de gnose que la culture pop ou les séries télévisées modernes.

Il est certain que les Beatles ont eu une sympathie affichée pour la gnose : « *Le christianisme s'en ira, se dissipera, rétrécira. Aujourd'hui, nous sommes plus grands que le Christ* » dira même John Lennon en mars 1966. Et il ajoutera en 1978 : « *Les seuls Chrétiens dignes de ce nom étaient les gnostiques, qui croient en la connaissance de soi, c'est-à-dire en la nécessité de devenir eux-mêmes des Christs, d'atteindre le Christ intérieur* » (*Éclats de ciel*). S'ils se sont rendus en 1968 à Rishikesh en quête d'un maître spirituel, en la personne du Maharishi Mahesh Yogi, fondateur de la

Méditation transcendantale, ce dernier apparaît plus comme un prestidigitateur de tours de yoga - la lévitation notamment - que comme un adepte de l'Advaita Vedanta. Chacun trouve le gourou qu'il mérite et n'est pas Ramana Maharshi, Poonja ou Nisargadatta qui veut...

Mettre la gnose à toutes les sauces risque de brouiller les pistes plutôt que d'aider à lever les voiles de l'occultation. Malgré toute la sympathie que peut nous inspirer un ouvrage consacré à la réhabilitation de la gnose, il nous apparaît que Pâcome Thiellement reste profondément dualiste dans son approche alors que la gnose est la non dualité même.

Nous ne pouvons qu'adhérer à ce qu'écrit Lawrence Durrell, dans sa préface au livre de Jacques Lacarrière sur *Les gnostiques*, publié au début des années 1970 à une époque où les sources traduites étaient encore limitées : « *Lacarrière s'est servi de ces sources avec honnêteté et adresse, et son essai est d'une brûlante actualité dans **un monde qui joue au gnosticisme**. Mais combien ce grand défi poétique des gnostiques est noble, en comparaison avec le plat défaitisme hippie d'aujourd'hui !* » Il ne nous reste dès lors qu'à conclure avec ce même Lacarrière : « *Et il est vrai que **notre époque ne peut que jouer au gnosticisme** bien que par beaucoup d'aspects elle ne soit pas sans rappeler celle où vécurent les gnostiques. Mais il faut se méfier des rapprochements superficiels. Paris, Londres et New York ne sont pas l'Alexandrie antique, même si sectes, faux messies et illuminés y foisonnent...* »

Jouer au gnosticisme sans support métaphysique solide ni plongée aux confins de soi-même peut mener à toutes sortes de paradis artificiels mais non à la Gnose éternelle, celle de la connaissance du Soi.

\*



# POÉSIE

## JE SUIS LE SEUL HOMME SUR LA TERRE

Je suis le seul homme sur la terre et peut-être  
n'y a-t-il ni Terre ni homme.  
Peut-être qu'un dieu me trompe.  
Peut-être qu'un dieu m'a condamné au temps,  
cette longue illusion.  
Je rêve la lune et je rêve mes yeux  
qui la perçoivent.  
J'ai rêvé le soir et le matin du premier jour.  
J'ai rêvé Carthage et les légions  
qui dévastèrent Carthage.  
J'ai rêvé Lucain.  
J'ai rêvé la colline du Golgotha  
et les croix de Rome ;  
J'ai rêvé la géométrie.  
J'ai rêvé le point, la ligne, le plan  
et le volume.  
J'ai rêvé le jaune, le rouge et le bleu.  
J'ai rêvé les mappemondes et les royaumes  
et le deuil à l'aube.  
J'ai rêvé la douleur inconcevable ;  
J'ai rêvé le doute et la certitude.  
J'ai rêvé la journée d'hier.  
Mais peut-être n'ai-je pas eu d'hier,  
peut-être ne suis-je pas né.  
Je rêve, qui sait, d'avoir rêvé.

Jorge Luis Borges

\*

## JEUNE NOVICE DANS UN MONASTÈRE ZEN

Tout n'a beau être qu'illusion et tromperie  
Et la vérité toujours indicible,  
Cependant la montagne me regarde,  
Dentelée, nettement visible.

Cerf et corbeau, rose rouge,  
Bleu de la mer et monde chamarré :  
Recueille-toi – et tout se dissout  
Dans le sans-forme et le sans-nom.

Recueille-toi et rentre en toi-même,  
Apprends à regarder, apprends à lire !  
Recueille-toi – et le monde devient apparence.  
Recueille-toi – et l'apparence devient Être.

Hermann Hesse

Extrait de Hermann Hesse, *La foi telle que je l'entends*, La Coopérative, 2017, p. 70

\*

## LA LIBERTÉ DE LA CONSCIENCE

1.

La conscience une, bienheureuse, éternelle,  
brille les yeux grands ouverts.  
Elle fait don de toutes les félicités,  
limpide, elle dissout et crée toutes choses.

142.

Je suis le fondement de tout  
puisque c'est moi qui fais tout apparaître.  
Je suis conscience, je suis Lumière consciente.  
Je suis le germe primordial de toutes choses.

147.

Ici et là, partout, toujours et maintenant, lorsque, quand...  
pleinement apparent  
à l'extérieur comme à l'intérieur,  
il n'y a que toi dans mon regard.

250.

Ce que je suis, je le suis toujours.  
Je n'ai pas d'autre forme.  
Je n'ai jamais été autre chose,  
Je ne serai jamais autre chose.  
Je ne deviens rien d'autre.

252.

Ce corps est à la fois mon meilleur ami  
et mon pire ennemi :  
c'est grâce à lui que je reconnais le Soi  
et à cause de lui que je l'oublie.

450.

Il ne peut être saisi,  
ni atteint, ni réalisé.  
Inconnaissable, il doit être reconnu  
en une intuition continue.

**Extraits de : Râmeshvar Jhâ, *La liberté de la conscience*,  
traduit du sanscrit et présenté par David Dubois, Arfuyen, 2017**

## BREF ÉCHO DU SILENCE

*en soi l'instant  
est sans passé  
et sans avenir*

Jacques Lelong

bref écho du silence  
éloge de l'absence  
présence verticale  
de ce rien qui est tout

et noie tout horizon

écho de l'éphémère  
chant vierge de toute écoute  
écouter la lumière  
jaillir de la lumière

au cœur du grand mystère

souffle qui tout emporte  
et porte tous les souffles  
souffle de tout temps  
déclinant l'or du temps

pour que chante l'instant

s'émerveiller d'un rien  
d'une feuille qui tombe  
d'une fleur qui éclôt  
auréole d'arc-en-ciel

à l'entour du soleil

Yves

\*

à Sue

### **Ma Joconde est morte**

Un ciel aveugle  
Nous a protégés

Vague et vague  
Aujourd'hui cette plage

Mon amour  
– Je n'irai pas plus loin sans un bisou...  
– Oui, j'y pensais aussi.

Toi et moi.  
Ni toi ni moi

\*

### **Bonsoir les enfants**

La vie ?  
une bonne maladie

Sinon

Un mystère cohérent  
Un réel bluffant  
La nuit le ciel est toujours bleu.

L'œil qui engendre  
engendré  
image parmi les images

Oublie c'que tu donnes  
fais pas comme le riche

Louis-Marie

\*

## Un homme averti

un homme averti en vaut 10 000

une distance sanctifiée avant le jeu des images,  
le pneuma serait le non avoir constant "rien n'est mon être",  
sa réalisation non manifeste

Le rite s'impose au garant de la parole

dans un désordre accompli

chronique noire

d'abord les mots  
ensuite la lumière

d'abord la lumière  
ensuite les mots

"attends tout de toi-même " bouddha

de deux choses l'une :  
je suis antérieur au monde,  
je suis le monde

Louis-Marie

\*

## QUAND JÉSUS PARLE À AUGUSTIN

*Prière pour ne plus vivre séparé (suite)*

Il se fait tard, Augustin,  
la nuit est avancée  
alors que j'ai encore  
tant et tant de choses à te confier.  
Je voudrais que mes enfants  
retrouvent le sens de ma création,  
abandonnent à la nuit paisible et douce  
leurs corps et leurs esprits fatigués,  
pour écouter le chant  
qui monte de mon cœur,  
le chant des grandes célébrations.  
Ce sera un chant de terre  
car c'est la terre en moi  
qui le chantera.  
Ce sera un chant d'amour  
car c'est la femme en moi  
qui le chantera.  
Ce sera un chant de mer  
car c'est la mer en moi  
qui le chantera.  
Ce sera un chant de lumière  
car c'est la nuit en moi  
qui le chantera.  
Ô nuit, mon épiphanie,  
occasion de ma lumière,  
tu reçois la lumière,  
tu permets la lumière,  
tu irradies mes enfants de lumière.  
Nuit oubliée, effacée,  
tu régénères et tu renouvelles,

tu sais partir sur la pointe des pieds  
pour ne pas troubler  
l'étreinte des amants,  
tu offres mes enfants à ma présence,  
tu me les livres sans défense,  
tu les dépouilles sans violence,  
candidement tu les dévêts,  
amoureusement tu les délasses,  
délicieusement tu les démetes.  
Ô nuit, servante de ton Seigneur,  
secours des affligés,  
repos des voyageurs !  
tu laves et tu nettoies,  
tu penses et tu ré pares,  
tu prépares et tu pares.  
Oublieuse et serveuse,  
tu déjoues les importuns,  
tu combles les silencieux,  
tu désarmes le guerrier.  
Ô nuit, tu es offertoire  
et mon reposoir.

La terre, Augustin, chante en moi,  
un chant plein de promesse et de fécondité.  
La terre chante la louange de mon Père.  
Mon Père aime la terre ;  
avec moi, il habite en elle ;  
en elle nous avons établi le Royaume.  
Le foisonnement de la vie  
est sorti de mon Père,  
Le foisonnement de la vie  
retourne à mon Père,  
comme l'arbre sort de la terre  
et retourne à la terre.  
La terre, Augustin, est une grande confidente.  
À la barbe des docteurs de la Loi  
et des Docteurs de la foi,  
j'ai confié à la terre  
la fonction sublime d'enseigner.  
Elle est avec moi  
la grande initiatrice de l'Éveil.



Nous partons ensemble  
d'un bon pas de paysan  
qui arpente ses prés.  
Nous montons ensemble,  
cette grande éveilleuse  
et moi Jésus qui te parle,  
de l'harmonie visible  
à l'harmonie invisible.  
Je lui prête ma voix,  
elle me prête sa voix ;  
La voix de la terre est ma voix.  
Comme le paysan,  
nous comprenons sans parler  
le langage des fleurs et des choses muettes.  
Nous assumons ensemble,  
et les citadins, nos frères,  
enfermés dans leurs grandes prisons  
de fer, de verre et de béton  
le savent bien.  
Nous assumons,  
afin de la rendre tolérable,  
de l'exorciser et de la sublimer,  
la souffrance collective,  
triste rançon des rassemblements grégaires,  
dans les mornes cités  
creuses comme un jour sans pain,  
ternes comme un repas sans vin.  
Ensemble nous annonçons  
le message de délivrance  
le chemin du Royaume.  
Je dis tout haut  
ce qu'elle prépare en silence.  
Je dévoile, j'exprime, je magnifie  
ses lentes germinations  
et leur croissance et leur maturation.

Émile Gillabert, 1974  
(à suivre)

\*